

Éditorial

Féminisme, appropriation et éducation populaire

« T'es un peu féministe toi, non ? », m'a-t-on dit il y a peu sur un ton qui ne s'apparentait pas tellement à une marque d'intérêt. Attention, terrain miné sur fond de lapin aux pruneaux du dimanche midi... Je ne suis pas montée au créneau.

Il y a quelques années, Mona Chollet se proposait de créer le courant « poule-mouillée » du féminisme : « Ramer à contre-courant [disait-elle], cela fatigue. Ce doit être si bon, si confortable, si reposant de se laisser glisser dans la normalité comme dans un bain chaud ; d'occuper un terrain balisé au préalable par des millions d'autres femmes, et peut-être surtout par des millions de représentations de ce que doit être une femme (...) »¹ Un peu plus tard, elle rempilait : « Je suis une aimable bourgeoise bien élevée, et cela m'embarrasse toujours de me faire remarquer. Je sors du rang uniquement quand je ne peux pas faire autrement, lorsque mes convictions et mes aspirations m'y obligent. J'écris des livres comme celui-ci pour me donner du courage.² » Du courage, de la ténacité tout au moins, il en faut incontestablement !

Il va d'abord falloir se justifier (auprès de ceux – surtout – qui vous écouteront jusque-là). La crispation, le discrédit, le dégageant d'un revers de main ne sont jamais très loin quand est mentionné le mot « féministe ». Et pour beaucoup de femmes, avant de pouvoir crier « libérée, délivrée ! », le féminisme c'est d'abord le début d'un certain nombre d'emmerdes, à la maison, en famille, au boulot, dans la rue et ailleurs, pour faire face à ceux (mais aussi à celles) qui vous renverront l'image de la chiantie de service sans penser à considérer le fond même (et la légitimité) de la revendication. C'est comme ça, tout combat se voit systématiquement assorti de son lot de dénigrement et de retours de bâton : insultes en rue, blagouettes assassines au boulot, et au mieux soupis agacés et roulements d'épaules à la maison.

Et puis, dans la multiplicité du mouvement, il va falloir se situer, choisir son créneau, préciser, rappeler, de quoi on parle au juste, de quel combat, contre quelles oppressions concrètes, surtout les plus ordinaires. Ceci étant, on peut désormais compter sur une variété d'éclaireuses, militantes ou théoriciennes, de femmes qui en donnent, du courage, en tissant un réseau (réel ou symbolique) de références et de pistes inspirantes. Des courants féministes, on a plus que jamais l'embarras du choix : des plus théoriques au plus impliqués sur le terrain, des plus soft aux plus « radicaux », de ceux qui divisent autant qu'ils éclairent, des mesures politiques nécessaires, mais souvent insuffisantes et toujours fragiles, à l'appel de certaines à sortir de l'hétérosexualité, de la culture pop à l'écriture inclusive... même Disney y va désormais de sa touche féministe ! La condition des femmes semble s'être enfin imposée dans les grands débats médiatiques, devenant manifestement un sujet acceptable pour (presque) toute une société, à la faveur de #MeToo et #BalanceTonPorc. Pourrait-on dire que cela avance ?

Mais dans toute cette affaire, et parce que cette société patriarcale tient bien nos corps, nos esprits et nos modes de vie, une question demeure : comment on s'approprie tout ça, dans un affect collectif qui permette de faire advenir cet imaginaire plus juste ? Comment on s'approprie les stratégies, de l'argumentation quotidienne à la grève générale, portées par quelle mémoire et vers quelles perspectives ? Comment on fait pour miner les évidences du quotidien dans leur milieu, celui des foyers les plus ordinaires de nos contrées, celui des interstices de toutes nos relations sociales, celui de nos corps bien habitués ? Comment on rassemble les énergies et les passions collectives pour dire que la culture patriarcale, ça va maintenant ! Pour reprendre les mots d'un autre (certes sur un tout autre sujet) : « Il est certain que le renversement de masse est soterrainement préparé par une série de décrochages individuels. Ça cède d'abord en silence dans les têtes, et l'épidémie de désertions se répand d'autant plus vite qu'abondent les exemples alentour.³ » Ne serait-il pas regrettable et peu constructif de laisser sur le carreau quantité d'individues dans leurs réalités quotidiennes : les ménagères et les belles-mères, les petites filles « bien apprises », les compagnes trop amoureuses, toutes celles pour qui rester « à sa place » semble encore l'option la moins pire voire la seule envisageable... en n'oubliant pas, au passage, les hommes (du moins certains) coincés dans leur triste modèle viril ? S'approprier le féminisme, c'est d'abord le désirer et l'investir en permettant à chacune et à chacun de l'habiter, de l'incarner, sans qu'elle ou il se sente obligé-e de se mettre complètement en rupture avec son identité ou avec la personne qui partage sa vie. Sans quoi, on se privera toujours d'une trop grande partie de l'humanité que l'on continuera de regarder du haut de nos belles idées et de notre capacité, à nous, de les vivre.

En cela, inscrire le féminisme dans une réelle perspective d'éducation populaire, c'est l'inscrire dans des situations vécues par les gens en prenant en compte les malaises, les contradictions, les réticences, les incompréhensions, les agacements et parfois les réels désaccords que cela impliquera inévitablement. Parce que quelle que soit la situation d'où l'on part, quelle que soit notre identité de genre et sexuelle, notre couleur de peau, notre place dans l'échelle sociale, notre âge aussi, la question du féminisme se posera à nous avec une palette d'enjeux variés, et une importance, une intensité et une urgence différentes. Pussions-nous alors nous rappeler que l'idéal féministe, aussi beau et juste soit-il, devra passer l'épreuve du réel au risque de quelques écueils, mais qu'il n'en sera pas moins fort pour le nombre. Courage les filles !

Gaëlle Hennard,
Rédactrice en cheffe intermittente

Féminisme,
appropriation
et stratégie



Linogravure Bureau Tempête-Be Cause Toujours !

Quelle stratégie pour le mouvement féministe ?

Par Aurore Koechlin

Militante féministe et doctorante en sociologie à Paris 1

Depuis le début des années 2010, une nouvelle vague féministe a commencé. Elle a déjà connu trois moments. Elle naît d'abord en Amérique latine, avec l'émergence d'un mouvement contre les féminicides, en particulier en Argentine, autour de l'expression « ni una menos » (« pas une de moins »). Cette lutte n'est pas nouvelle, et date notamment des années 1990 pour faire reconnaître le terme de « féminicide ». Mais elle se réactualise avec l'accroissement des violences faites aux femmes dans un contexte de néolibéralisme débridé.

D'autres revendications émergent par ailleurs : en lien avec les féminicides, l'absence de droit à l'avortement est considérée comme une violence faite aux femmes, d'autant plus qu'elles meurent des avortements illégaux. En Argentine, la lutte évolue donc pour inclure la revendication du droit à l'avortement, autour du maintenant fameux *pañuelo verde*¹. Si en 2018 la loi a été rejetée par le Sénat, le 1^{er} mars de cette année le président argentin Alberto Fernandez a été obligé d'annoncer qu'un nouveau projet de loi allait être présenté devant l'Assemblée, à cause des mobilisations massives qui continuent. Au Chili, lors des mobilisations féministes de mai 2018 et en lien avec les mouvements étudiants, la question de l'éducation au genre et du consentement est également posée. La vague féministe continue au Chili dans le mouvement actuel : en témoigne la chorégraphie « un violeur sur ton chemin », qui a été reprise à l'échelle internationale.

Le deuxième moment de cette nouvelle vague féministe est celui du #MeToo en octobre 2017, dans un contexte qui est celui des *Women's march* contre Trump. Puis le mouvement de libération de la parole prend une dimension rapidement internationale. Aujourd'hui, c'est cette dimension qui affecte le plus la France. Enfin, le troisième moment est celui de la

construction de la grève féministe internationale pour le 8 mars, suite à l'appel du collectif argentin *Ni Una Menos* en 2017. Chaque année, un nouveau pays entre dans le mouvement de grève : Italie, État espagnol, Suisse, Belgique, etc. C'est un succès immense : dans l'État espagnol, ce sont respectivement 5 puis 6 millions de personnes qui descendent dans la rue pour le 8 mars en 2018 et 2019. Le 14 juin 2019, en hommage au 14 juin 1991 où plus de 500.000 personnes sont descendues dans la rue, la Suisse enregistre une mobilisation aussi forte qu'en 1991. En Belgique, le « Collectif.e.f 8 mars » qui a émergé et préparé le 8 mars 2019, ce sont 15.000 personnes qui sortent dans la rue. Cette situation doit nous pousser à repenser à nouveaux frais la question de la stratégie dont doit se doter ce mouvement féministe, afin que ces mobilisations soient victorieuses. Cela va à rebours de la tradition féministe française qui a finalement peu posé frontalement la question de la stratégie. Par ailleurs, toute stratégie est liée à une certaine analyse de l'oppression des femmes et des minorités de genre. On ne peut donc poser la question stratégique sans poser la question de l'analyse théorique. C'est pourquoi la réflexion se déploiera en deux temps : tout d'abord, je reviendrai sur la théorie de la reproduction sociale, pour défendre ensuite une stratégie féministe révolutionnaire.

¹ Mona CHOLLET, *Chez soi. Une odyssée de l'espace domestique*, éd. Zones, Paris, 2015, p.208.

² Mona CHOLLET, *Sorcières. La puissance invaincue des femmes*, éd. Zones, Paris, 2018, pp.38-39. Qu'elle en soit remerciée : du courage, elle en a donné à d'autres !

³ Frédéric LORDON, « Et la ZAD sauvera le monde. Mariage réalisme et utopie », in *Le Monde diplomatique*, octobre 2019 : <https://www.monde-diplomatique.fr/2019/10/LORDON/60498>

Citoyens du livre #29

"Nous les Femmes" (Compte-Rendu)

Comment le Féminisme s'invite et se vit dans un groupe de Lecteurs

Ce sont 3 HOMMES qui ont pris LA PAROLE en premier...
Ce serait bien que les FEMMES puissent s'EXPRIMER !!

ÇA COMMENCE ICI

Rapide calcul de départ
60, 60
On commence bien!

édit après 10 minutes:
2 femmes en rentort
60 60 60!

2h30 de discussions en 13 bulles C'EST PAR ICI! (on s'accroche)



INNA SHEVCHENKO (UKR) Héroïques
L'auteur est une femme activiste, réfugiée en France

ENCORE du féminisme HARD, mais du point de vue de l'est. Les mangas, les amazones... des femmes "BÊTES", ça peut donner des idées pour se RÉVOLTER!

De plus en plus de femmes ont un certain pouvoir ET les guerres diminuent
→ Faut-il y voir un lien?

A part bien sûr Mme Thatcher c'est l' qui cache!



POUR INTRODUIRE:

VIRGINIE DESPENTES (FR) King Kong Theorie et le féminisme HARD (VIOL, PROSTITUTION, GROS MOTS)

- ON PEUT DISPOSER DE SON CORPS
- ON PEUT CHOISIR SON GENRE (< GENRE IMPOSÉ PAR LA SOCIÉTÉ) (CF. JUDITH BUTLER)



Je ne m'étais jamais fait la réflexion que King Kong pouvait être une femelle...

Film "Mutantes" de V. DESPENTES

documentaire SUR L'industrie du sexe et le féminisme PRO-SEXE

En tant que femme, je ne suis PAS D'ACCORD! La prostitution, c'est du viol marchandisé!

Le féminisme est PLURIEL!

elle avait pas fait du cinéma?



Les droits des femmes, c'est un pas en avant, deux pas en arrière

et en Afrique du Sud?



MARYSE CONDE Moi, Tituba, Sorcière (GUAD)

Les sorcières, ces femmes "pas comme les autres": CÉLIBATAIRES, VEUVES, SANS ENFANTS...

Les femmes portent malheur sur les bateaux

Comme les LAPINS.

"Les vieux Bou... Le fait féminin & L' DIR. EVELYNE SULLEROT La méfiance vis à vis d' viendrait de leur Pou Frustration?"

Plus une profession se féminise, plus elle se dévalorise. Et plus elle se dévalorise, plus elle se féminise...

Et les bibliothécaires, alors?



2 figures, 2 regards d'Afrique du Sud
WINNIE MANDELA 491 days & ELEANOR KASRILS L'improbable espionne au service de la lutte anti-apartheid

Résistance armée & lutte contre l'apartheid



MARTINE DELVAUX (QUEB.) Thelma, Louise & moi



Les réseaux sociaux amplifient. ils le culte de l'apparence et la domination du mâle? SEXISME & CONTRÔLE DES CORPS 2.0

voir

MONA CHOLLET Beauté fatale



Des éléments de Réponse

Il est 20h32, le groupe se sépare et prévoit de se revoir en mars, sans se douter que le coronavirus mettrait la Belgique en confinement à cette date... hé, hé...



Rendez-vous reporté au 20 mai, dès 19h, à la Bibliothèque GEORGE ORWELL dans la cité Miroir.

Bienvenue à toutes et tous avec vos lectures, vos expositions, vos films ou tout autre objet culturel!



NANCY HUSTON (CA) Passions d'Annie Leclerc dans lequel elle rend hommage à son amie ANNIE LECLERC (FR) Parole de femme, un contrepied au féminisme "beauvoirien", qui veut réhabiliter les spécificités féminines

et Mona aime bien



LA REVUE DE PRESSE ULCÉRÉE DE J.

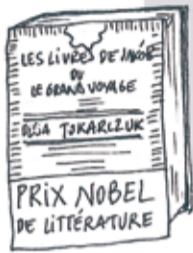
- UGent décembre 2019 "On ne peut pas traiter une femme sur un pied d'égalité sans devenir son esclave!"
- G. Matzneff dans Apostrophe, aveux pédophiles
- Couverture de Kids Only avec des petites filles "Geishas"
- 25/11/19 8h57 La RTBF parle d'un "drame familial" et d'un homme "victime de sa jalousie" pour évoquer un féminicide.



LE COMBAT FÉMINISTE, TERMINÉ?

CE SONT DES PROPOS ACTUELS & DÉCOMPLEXÉS!

CE N'EST PAS FINI !!!



OLGA TOKARCZUK (PL) prix Nobel, opposante aux conservateurs polonais, souvent inquiète, mais très confiante



RONAN FARROW (USA) Les Faire taire #MeToo #Polanski L'affaire Weinstein, Les abus du secteur audiovisuel + Témoignage d'une ancienne de la RTBF



peur des femmes de W. LEDERER les femmes VOIR DE PROCRÉER Jalousie?

Les femmes qui ont peur de se promener seules, c'est pas un peu de la psychose?

Je crois que la psychose c'était avoir peur de quelque chose qui n'est PAS RÉEL

Vous n'êtes pas une femme, vous n'avez pas le droit!

Ce que vous dites est une violence supplémentaire, en plus de la peur et du harcèlement de rue!

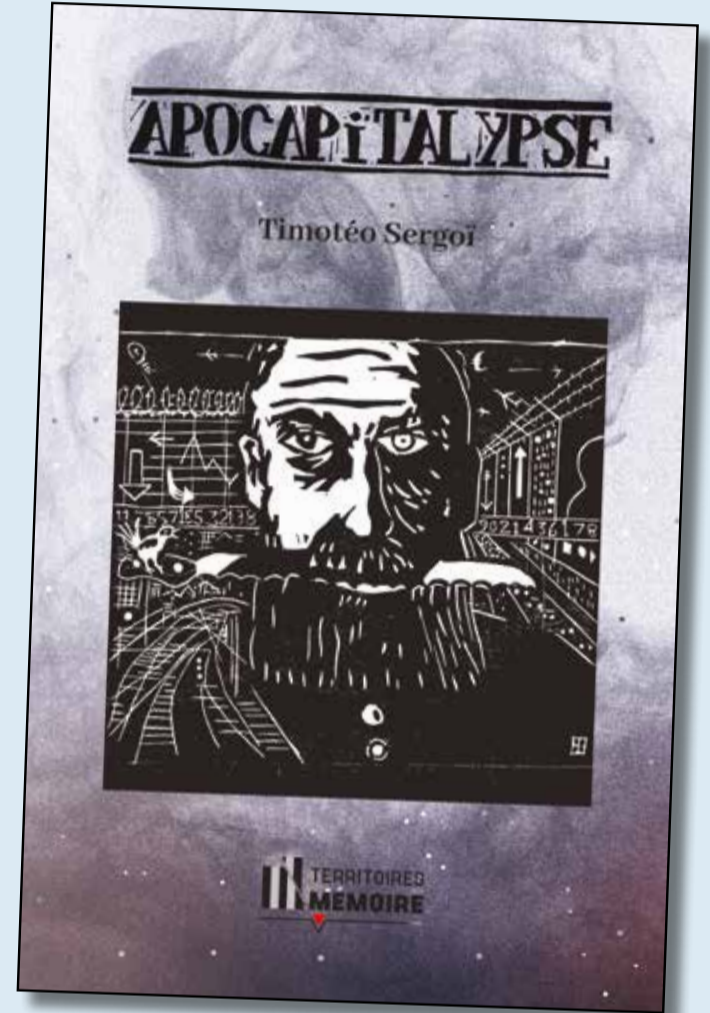
de par le monde, 99% de patriarcat, 1% de matriarcat.

Ne pourrait-on pas trouver un entre-deux égalitaire?

APOCAPITALYPSE

de Timoteo Sergio

De la poésie dans la rue et aux éditions des Territoires de la Mémoire



« Car c'est là la place du poète dans la révolution : tu te tiens debout sur le trottoir et tu souffles à l'oreille des hommes et des femmes des mots de charbon rouge et de pluie bleue, des phrases d'orage doux et de soie rêche au toucher. Ta place n'est plus dans les livres, les bibliothèques ou les centres culturels stériles. Ta place est debout parmi les braseros. »

Que peut la poésie en et pour la démocratie ? S'inscrire dans une vigilance à la dynamique démocratique, c'est d'abord, selon nous, une attention à la capacité de se questionner, un éveil au doute, une vigilance au prêt-à-penser. C'est un effort permanent de la pensée critique et du libre examen, parallèlement à une place pour les émotions, pour les sens, pour ce qui relève du vécu. Et c'est accessible à toutes et tous : nous sommes toutes et tous légitimes pour faire de la poésie. Elle n'est réservée à personne. Il s'agit donc de donner aussi la parole à l'émotion et non exclusivement à la déduction logique, donner la parole au poète, à son regard et à ce qu'il peut nous faire voir de la complexité du réel... pour souffler quelques pistes inspirantes dans le rapport que l'on entretient à notre humanité. Parce que c'est bien de cela dont il s'agit dans le fond : notre commune humanité, notre rapport à l'autre, à nous-mêmes et à ce qui nous est nécessaire pour vivre ensemble.

Auteur d'une douzaine de livres dont des carnets de voyage, une bio de Blaise Cendrars et une poésie griffée d'étoiles, Timoteo a la cinquantaine poilue. Il vit entre deux villes et deux ciels, pris en un sandwich au goût d'encre et d'eau.

Timoteo Sergio, Apocapitalypse : peupler d'oeillets les cimetières sourds, Territoires de la Mémoire, 2019, 12€

ENTREPRISES DE RÉHABILITATION DES FEMMES DE L'OMBRE



DR. ELIANE GUBIN & CATHERINE JACQUES (BE) Encyclopédie d'histoire des femmes - Belgique XIX-XXe Désinvisibiliser les femmes!

Marie Curie, Qu'est-ce que ça fait, d'avoir épousé un génie?

Il faudrait poser la question à mon mari...



CHRISTINE DE PISAN (FR-XVe) La Cité des femmes, 1ère écrivaine rémunérée. Montée que les femmes ont beaucoup apporté à la civilisation



PÉNELOPE BAGIEU (FR) et ses Culottées présente la pionnière de la police scientifique, l'inventrice du GPS,...



UGO BERTOTTI (IT) Le monde d'Aïcha Luttés et espoirs des femmes au Yémen → Le féminisme n'est pas qu'occidental

Le militantisme féministe en question : non-mixité, alliance et complicité

Quels coûts suis-je prêt·e à assumer pour soutenir celles et ceux qui luttent pour leur vie ?

Comment puis-je lutter avec celles et ceux qui luttent pour leur vie lorsque je ne lutte pas pour la mienne ? Est-ce en marquant de ma présence les rassemblements militants pour gonfler les rangs, ou justement en sortant du rang (le mien), quitte à fâcher des proches, pour oser dénoncer une oppression dont je suis témoin ? Est-ce en prenant en charge des tâches domestiques et familiales pour libérer celles (la majeure partie du temps) qui luttent ? Est-ce en participant au financement ou en me faisant le porte-voix d'une lutte qui n'est pas directement la mienne ? Est-ce à l'inverse en sachant me taire et céder la place ? En acceptant de *prêter attention* à ce qui m'est autre, sans me braquer dès que je me sens vaciller dans mes privilèges ? La stratégie du militantisme féministe, comme celle d'ailleurs du militantisme antiraciste ou, de manière plus générale, celle des mouvements sociaux, nous ramène incessamment à ces mêmes questions : celle de la non-mixité du mouvement, celle des alliances et celle, *in fine*, de la convergence des luttes. Ces questions font débat et déchirent parfois de l'intérieur les mouvements militants eux-mêmes. Elles sont en effet cruciales. En ce qui concerne le combat féministe, elles ont ceci de particulier « par rapport à d'autres luttes, qu'il y a, surtout dans les rapports hétérosexuels, mais aussi dans la famille, un lien organique et éventuellement émotif, affectif, amoureux et sexuel entre les deux camps, ce qui n'est pas vrai entre un employé et son patron, entre un esclave et un maître, [qui ne vivent] pas ensemble¹ ». C'eût été trop facile ! Alors comment faire/laisser entendre toutes les voix, parfois discordantes, pour cohabiter d'une façon la plus équitable possible sur un territoire militant commun ?



Linogravure Bureau Tempête-Be Cause Toujours !

Partant de nos échanges en comité de rédaction mais aussi de nos observations de manière plus large sur la question du militantisme féministe dans l'espace public, nous avons pu avoir des débats parfois vifs sur ces questions. Nous nous sommes donc proposés de livrer ici un échange d'opinions, une sorte de tentative d'entrecroiser des points de vue situés sans aucune prétention ni à l'exhaustivité, ni même à une quelconque représentativité. Juste quelques perspectives de personnes, hommes et femmes, qui ont accepté de faire part d'un regard personnel qui dit toujours quelque chose, quitte à s'exposer à la critique... sans laquelle il serait bien vain de lutter pour quoi que ce soit !

Liberté, égalité, complicité

Moi, homme, blanc, 50 ans

Depuis quelque temps, j'ai l'impression qu'on me désigne comme la source de tous les maux, de toutes les inégalités, sociales, raciales, homme-femme. Je suis, semble-t-il, devenu le nouveau maître du monde.

Même si je me rends bien compte que cela est vrai, que je n'ai pas eu de problème de plafond de verre, ni de « non, c'est déjà loué » alors que dix minutes avant ce bel appartement était libre, je me suis toujours revendiqué du côté du plus faible, qu'il-elle soit d'une autre couleur que la mienne, d'une autre classe sociale que moi ou qu'elle n'ait pas le même sexe ou le même genre.

Et donc quelle ne fut pas ma surprise dernièrement de découvrir dans un appel à la lutte contre les violences faites aux femmes pour un événement organisé dans l'espace public, cette phrase sibylline « DANSE EN MIXITÉ CHOISIE : SAUF HOMME CIS ! »². C'est quoi la « mixité choisie » et qu'est-ce que c'est qu'un homme « cis » ?

Tout d'abord, la découverte du mot « cis » qui vient soit de cisgenre, soit de cissexuel. D'après Julia Serano « *cissexuel* est un adjectif utilisé dans le contexte des questions de genre pour décrire « les personnes qui ne sont pas transsexuelles et qui ont toujours connu leurs sexes physique et mental alignés », alors que *cisgenre* est un terme désignant ceux ou celles qui ne se considèrent pas transgenres (une catégorie culturelle plus large que le terme *transsexuel*, qui est plus médical) »³. Quant à la mixité choisie, il s'agit d'un terme désignant le fait que l'ensemble des groupes dominés⁴ peut participer à l'action. Alors dire « en mixité choisie sauf homme cis » n'est-ce pas un pléonasmе ?

Mixité et non-mixité

Ce qui m'interpelle spécifiquement c'est comment on peut se passer d'une part non négligeable de la population dans

son combat ? Pourquoi refuser le soutien des hommes cis ? Pourquoi ne peuvent-ils pas danser avec les opprimées ?

Bien sûr, rien n'empêche de monter une action publique en non-mixité, ne serait-ce que pour bien expliciter le fait que l'exclusion ou la violence ne s'exerce pas sur l'ensemble de la population mais sur une partie seulement de celle-ci. Il s'agirait alors de mettre en avant cette minorité dominée. Par exemple, dans le cas de cette action, il était évidemment possible de la soutenir en tant qu'homme cis, par exemple en diffusant l'information dans ses réseaux sociaux ou bien en tenant la garderie pour les enfants des participantes pendant la durée de l'action.⁵ De même il est tout aussi évident que des réunions en non-mixité sont nécessaires et propices à des prises de conscience et de reconnaissance des phénomènes de domination et de libération de la parole.

Si je suis en accord sur le fond – la lutte contre les violences faites aux femmes – je ne le suis pas sur la forme. Il me semble évident, à moi j'insiste, que si on veut gagner ce combat, social et culturel, il faut qu'un maximum de personnes participent aux actions qui ont lieu dans l'espace public. La lutte doit être menée par celles et ceux-là mêmes qui sont touchés par l'inégalité à combattre, c'est leur vie qui en dépend. Les autres, ceux qui ne sont pas victimes de cette inégalité se doivent de se mettre à la disposition de cette lutte.

Tenant de lutter contre toutes les formes d'oppression, la question qui m'est advenue est : quel rôle peuvent jouer les dominant·e·s dans la lutte contre les dominations ?

S'allier

La première chose est d'abord de se reconnaître dominant·e (domination de genre, sociale, culturelle, de « race », etc.). Ensuite, il s'agit d'avoir un comportement, des actions, qui participent à la déconstruction de ces dominations, c'est-à-dire qui se basent sur les valeurs d'égalité, de respect et d'autonomisation. De même que se mettre à l'écoute des savoirs, des revendications et des actions, ici des dominées, ne pas prendre de décisions à leur place, rester humble et reconnaître qu'« on a toujours raison de se révolter ». En tant qu'homme, je lutte pour l'égalité homme-femme, en tant que blanc je lutte contre le racisme, non pas parce que

j'y joue ma vie mais parce que je défends des valeurs. Cela ne va pas sans mal : « combattre la norme est compliqué pour tout le monde, cela implique toujours de *trahir* ce qu'on attend de nous. Pour quelqu'un qui est très proche de la norme, cela implique perdre des privilèges bien réels (...). Cela implique notamment laisser de côté cette étrange idée (...) que l'homme blanc est l'homme universel (...). Bref, laisser de côté ce qui est conforme à la norme, aller chercher des devenirs minoritaires. Si personne n'est la figure idéale de la domination, simplement parce que personne n'est une image, lorsqu'on correspond très fort à cette image, la question est d'aller chercher les éléments matériels, les désirs, les histoires, qui ne correspondent pas à l'image dominante. La question n'est plus comment participer aux luttes de libération alors qu'on est homme, blanc, salarié, hétérosexuel... Mais comment rentrer dans des devenirs qui nous mènent à autre chose. Dit autrement : comment cesser d'être uniquement *et* homme *et* blanc *et* salarié... »⁶

Être complice

Mieux qu'un·e allié·e, un·e complice est une personne qui prend des risques, qui se met en danger pour aider les dominé·e·s dans leur lutte. Les dominé·e·s n'ont pas besoin d'allié·e·s sauveur·euse·s mais de complices de leur lutte, surtout lors d'actions illégales (mais légitimes).

De par leur statut de dominant·e·s, il·elle·s peuvent permettre d'accéder à des canaux d'informations difficilement accessibles par les dominé·e·s ainsi qu'aux subsides et autres financements pour le mouvement, de s'opposer à la violence de l'État et de subir à moindre frais le coût de la répression contre les actions, etc.

« La complicité se forme par le consentement mutuel et l'édification de la confiance. Ils n'ont pas seulement notre soutien ; ils [les complices nda] sont à nos côtés, ou bien ils s'opposent et déstabilisent le colonialisme sur leur propre terrain. En tant que complices nous sommes forcés de rendre des comptes et d'être responsables les uns vis-à-vis des autres ; c'est la nature même de la confiance. »⁷

L'émancipation de tou·te·s se fera par tou·te·s.

Michel Recloux

Une question de place

La performance « *Un violador en tu camino* », créée par le collectif chilien LasTesis, reprise et adaptée dans de nombreux pays du monde au cours des derniers mois, est basée sur un chant pensé et rédigé en « nous », en « je » : le « nous » et le « je » des femmes qui sont jugées, discriminées, agressées, violées, tuées, parce que femmes.

Le « nous » et le « je » des femmes qui ne sont pas prises au sérieux par la police, qui sont responsabilisées pour les délits et les crimes dont elles sont victimes. Le « nous » et le « je » des femmes révoltées par un appareil judiciaire patriarcal.

Pourquoi des hommes voudraient-ils tant, dans une logique qui plus est militante, entonner des paroles et participer à une chorégraphie qui n'expriment pas leur vécu ? Pourquoi monter au créneau pour des événements ponctuels proposés en non-mixité, ce y compris dans l'espace public⁹, alors qu'il existe de fait tant d'autres manières d'être allié, complice, d'agir ?

Il y a bel et bien une différence fondamentale entre une non-mixité permanente imposée par des groupes dominants qui souhaitent

préserver leurs privilèges et des moments en non-mixité temporaires choisis comme outil par des groupes dominés pour s'exprimer, se renforcer, et ce en vue de renverser un système de domination. Il n'y a dès lors en effet aucune contradiction entre le principe de non-mixité et le ralliement, par exemple, des hommes aux luttes féministes.

Les vives réactions que suscitent ce genre d'action, notamment sur les réseaux sociaux, résident dès lors peut-être avant tout dans l'expérience que des dominant·e·s font, parfois pour la première fois, d'occuper, l'espace d'un instant, une « place de second rang ».

Julie Ricard

Égalité, mixité... qu'est-ce qui cloche ?

La virulence des attaques contre les femmes dans la foulée du mouvement #MeToo, et la condamnation des actions non-mixtes lors de certaines manifestations féministes m'ont surprise. Du moins, lorsqu'elles venaient de ceux qu'on appelait dans ma génération des « compagnons de route » et que les jeunes féministes nomment aujourd'hui des « alliés ».

Il avait fallu tant d'années pour que les violences faites aux femmes fassent la « Une » des journaux, tant de colère des organisations féministes, petites et grandes, passées sous silence tout au long de ces années... Mais à peine ces femmes médiatiques avaient-elles dénoncé leurs bourreaux qu'elles étaient accusées de lyncher de présumés innocents, de tuer l'artiste, si différent de l'homme. Philosophes, journalistes, politiques, parmi ceux qui n'avaient jamais écrit une ligne pour dénoncer la situation des femmes, ils étaient soudain intarissables sur le risque d'injustice dont notre solidarité avec les victimes semblait porteuse. Mais d'eux, je n'attendais rien.

Sur le sujet, Aïssa Maïga, Adèle Haenel, Virginie Despentes, entre autres, ont exprimé avec force leur colère, ce sont elles qu'il faut écouter, lire. Et entendre, enfin. Non, tous les hommes ne sont pas des monstres, elles ne l'ont jamais dit pas plus que je ne le pense. Mais il est juste et sain que chacun se demande quelle part il a pris ou prend encore parfois dans le système qui produit ces violences dont l'écrasante majorité des auteurs sont des hommes, et l'écrasante majorité des victimes, des femmes. Non ?

Femme dans la soixantaine, de gauche par volonté, j'entends les jeunes accuser ma génération de l'état du monde. Et je me sens responsable, redevable à leur égard, en dépit de mes engagements et de mes combats. Mais jamais je ne me suis sentie insultée par leurs interpellations, au nom de mes

engagements et de mes combats. Que ne comprennent pas ces alliés blancs de 50 ans, *de facto* dans le groupe dominant quand il s'agit des droits des femmes ?

Depuis des décennies pour leur part, nombre de féministes s'interrogent, elles, sur leur place dans le système, sur ce qu'elles veulent y changer. En collectifs, en commissions, en mouvements, souvent non-mixtes, elles construisent leur pensée, mettent en cause leurs pratiques. Il était difficile de s'en expliquer dans les années 70... mais pourquoi ai-je pensé que c'était possible aujourd'hui ? Pourquoi certains de nos alliés pour l'égalité en sont-ils blessés ? Je m'inquiète de ceux qui sont sincères, les autres m'épuisent, qu'ils éruent seuls.

Tout a commencé à Liège fin 2019 : un collectif de jeunes femmes appelle à une manifestation de solidarité avec les femmes chiliennes. Une danse en mixité choisie, un texte explicite : « Le violeur c'est toi ! ». Incompréhension, voire colère parmi des hommes qui se sentent exclus alors qu'ils s'estiment solidaires du combat féministe.

Deux ans plus tôt, à Paris, le collectif afroféministe MWASI (dont l'objectif explicite est de fédérer, échanger et s'exprimer sur les questions liées aux femmes noires) organise le festival NYANSAPO et réserve 80% de l'espace aux femmes noires. L'initiative du tollé qui a suivi l'annonce du festival revient à l'extrême droite... mais a trouvé écho auprès de diverses associations (dont SOS Racisme et la LICRA), vite rejointes par le PS français. Anne Hidalgo, maire de Paris, a même failli interdire le festival pour discrimination.⁸

Dans un cas comme dans l'autre, c'est l'entre-soi qui est pointé du doigt. Au nom de la nécessaire solidarité entre les genres pour construire l'égalité d'un côté, à laquelle il faut ajouter la lutte contre le racisme de l'autre. Que des femmes appellent d'autres femmes à se rassembler pour dénoncer, en tant que femmes, une oppression particulière, semble insupportable. Que des femmes noires veuillent se rassembler en tant que telles, pour échanger entre elles, et les voilà accusées de contribuer au communautarisme !

La non-mixité dans le combat pour l'égalité est pourtant une vieille idée, née aux États-Unis où le mouvement pour les droits civiques, dans les années 60, organise manifestations

et discussions, tantôt mixtes, tantôt non-mixtes. La mixité concerne alors la couleur de peau. Il s'agit d'une part de s'assurer que la parole, les décisions et orientations du mouvement restent bien aux mains des premières personnes concernées, noires donc. D'autre part, il s'agit qu'entre elles, les personnes noires prennent confiance en leur capacité d'agir, confiance minée par des siècles d'esclavage et d'humiliation. De nombreux blancs, actifs et solidaires du combat des noirs pour l'égalité des droits, n'ont pas compris, peu capables qu'ils étaient de mettre en question leur propre conditionnement.

Au sein du mouvement, les femmes aussi, Angela Davis en tête, ont besoin de réfléchir ensemble, entre elles, à leur double oppression, en tant que femmes et en tant que noires. Cette position leur vaudra les foudres d'une partie des hommes noirs du mouvement, et celles de féministes blanches aussi incapables que les militants blancs d'identifier leurs privilèges, *a fortiori* de les remettre en question.

De manière plus anecdotique (c'était très important, mais on n'y jouait pas sa vie), j'ai en mémoire une formation syndicale à destination de déléguées : la seule permanente de l'époque avait inventé je ne sais quoi pour obtenir l'autorisation d'organiser cette formation non-mixte. Oui, nous savions que les femmes avaient besoin de se retrouver, sans moqueries méprisantes ni drague lourde, pour oser prendre la parole en public, défendre leurs droits avec... et parfois contre leurs camarades masculins. Pour préparer cette formation, féministes FGTEB et CSC avaient travaillé ensemble, et en douce, sur un outil d'animation. À l'époque, le dire nous aurait valu l'exclusion !

Amis, alliés, ouvrez les yeux : l'égalité n'est pas encore une réalité et c'est aux opprimé-es de choisir leurs armes. En mixité ou non. Dans le respect de leur choix, et du vôtre/nôtre de les soutenir... ou pas. Si l'on en croit les travaux de Richard Wilkinson et Kate Pickett (*Pourquoi l'égalité est meilleure pour tous*, 2013), nous avons toutes et tous à y gagner. « Allez ! On ose. Il est grand temps ! »... chante Anne Sylvestre.

Dominique Dauby

Quand on arrive en ville – Bref éloge de la manifestation Nous manifester, comme une évidence...

Ce sont d'abord des souvenirs. Des récits partagés. Quelques vidéos qui circulent. Et des photos. Aux murs de la pièce centrale de la maison, rue Maghin, sur les bureaux de certaines d'entre nous, souvent aussi dans les tiroirs et les smartphones.

Des photos où l'on peut voir Marisa, Marijo, Claire, Aïcha, Annick, Inès et les autres porter pancartes et caliquots, le mégaphone à la main et le sourire aux lèvres, dans les rues de New York, Bruxelles ou Liège.

Elles marchent dans la ville, porteuses de messages de colère et de solidarité, d'espoir et de revendications. À leurs côtés d'autres femmes (mais aussi quelques hommes et, plus généralement, celles et ceux qui se sentent à l'étroit dans les normes associées au masculin ou au féminin) : celles qui sont passées par le Collectif parce que les services que propose une association comme la nôtre leur ont été pour un temps indispensables. Femmes de tous horizons et aux convictions parfois bien éloignées, victimes de violences conjugales, sans emploi sous la pression de l'ONEM, précarisées, migrantes, surdiplômées, toxicomanes, amoureuses, timides, plâtrées, dans une chaise roulante, derrière une poussette, analphabètes, militantes, sceptiques, conquises... Ce sont des manifestations donc. De celles qui ont marqué les origines du Collectif et ses jeunes travailleuses autour du droit à l'avortement, à celles qui

rythment aujourd'hui nos années de travail et de combat, entre 8 mars autour des droits des femmes et 25 novembre pour la lutte contre les violences.

...une nécessité...

Sortir de nos bureaux, de nos salles d'animation et de nos discrètes maisons d'accueil pour envahir la ville. Occuper pour un temps ces rues censées être à tout le monde mais qui ont trop souvent pour les femmes un goût d'interdit (quand elles sont cantonnées plus ou moins explicitement à l'espace domestique) ou de danger (parce que ce qu'elles y vivent relèvent trop souvent du harcèlement). Investir quelques heures un espace « public » urbain qui n'a rien de neutre tant il participe dans son organisation (dans sa géographie-même) à la production des rapports de genre, c'est-à-dire des rapports de force entre hommes et femmes, au détriment de celles-ci. Les violences masculines à l'égard des femmes sont toujours au moins en partie une question de place : celle à laquelle je veux t'imposer de rester, celle que j'ai et que je crois menacée par tes désirs d'émancipation, celle que j'occupe dans la ville (à tes dépens s'il le faut), etc. Alors, prendre la rue, c'est se manifester aux yeux du monde et à nos propres yeux en reprenant pour un temps (pour un temps seulement ?) une place qui est la nôtre. C'est ainsi dénoncer au grand jour ce qui se joue derrière les murs de la vie dite privée : les violences conjugales et familiales mais aussi le partage toujours inéquitable des tâches ménagères et de soin aux plus vulnérables. Et c'est aussi, par notre simple présence, mettre en lumière des imaginaires qui repoussent au loin le sexisme, l'homophobie et le racisme.

...une étape dans un processus...

Il y a un amont de la manifestation. Au Collectif, elle se construit dans la discussion au sein des groupes, que ce soit en éducation permanente ou au refuge. Les slogans et les chansons détournées qui résonnent dans les rues sont l'expression d'idées et convictions débattues et partagées.

C'est le cas aussi quand des jeunes femmes décoorent les arbres de sous-vêtements féminins pour interpeller les passant.es à propos du harcèlement de rue ou quand d'autres participent à la version liégeoise de la performance née au Chili « *Un violador en tu camino* »... Car le militantisme féministe dans l'espace public ne se cantonne pas à des occupations des rues négociées, réglementées et passagères, les autres manières d'investir l'espace urbain auxquelles nous nous joignons (non-violentes, pédagogiques, ludiques, souvent en non-mixité choisie) sont elles aussi le fruit d'un travail collectif de réflexion critique qui porte à la fois sur les contenus et sur la forme à leur donner.

...une expérience d'empowerment...

Pour les travailleuses que nous sommes comme pour les femmes qui font un bout de chemin avec le CVFE et aux côtés de qui nous marchons, manifester c'est aussi vivre une expérience forte, à la fois collective et individuelle. Où se mêlent deux registres de vécu très différents et trop souvent opposés et hiérarchisés : le ressenti rejoint ici le politique. Le pouvoir intérieur et la solidarité éprouvées, puis les possibles que ces émotions ouvrent en nous (puisque'il y a aussi un aval à la manifestation...), côtoient les revendications en termes de droits et d'application du droit. Dans la foule vibrante, les femmes échappent aux stéréotypes qui les poursuivent au quotidien. Quant aux assignations qui en découlent et auxquelles on les renvoie encore (pragmatisme limité à l'espace domestique, compétences émotionnelles et relationnelles soi-disant peu compatibles avec la vie politique), elles peuvent se les réapproprier en marchant côte à côte tandis qu'en développant un point de vue critique et en l'exprimant en tant que citoyennes elles mobilisent la culture rationnelle soi-disant typiquement masculine.

Par le CVFE (Collectif contre les violences familiales et l'exclusion)

1 Francis Dupuis-Deri « Crise de la masculinité ? », interview du média en ligne Thinkerview, consultée le 19/03/2020, https://www.youtube.com/watch?v=ndXqR_aWHcU.

2 <https://www.facebook.com/events/1674450552694716/>.

3 <https://fr.wikipedia.org/wiki/Cisgenre> [consulté le 18/12/2019].

4 Ines Baccino, Davy-Kim Lascombes et Carine Conti, *Journée en mixité choisie : Interview avec le GT genre de la CUAÉ*, 4 décembre 2017, <https://topolitique.ch/2017/12/04/journee-en-mixite-choisie-interview-avec-le-gt-genre-de-la-cuae/> [consulté le 18/12/2019].

5 <https://www.facebook.com/events/458631031752839/> [consulté le 06/01/2020].

6 Guillermo Kozlowski, Renaud Maes, Philippe Vicari, « Dominer ou être dominé ? », CFS asbl, mars 2016, http://ep.cfsasbl.be/IMG/pdf/analyse2016_dominer_ou_etre_domine.pdf [consulté le 06/01/2020].

7 Christine Prat (trad), *Des complices, pas des alliés : un point de vue et une provocation Autochtones*, janvier 2014. Texte original : *Accomplices Not Allies: Abolishing the Ally Industrial Complex*, <http://www.indigenouaction.org/accomplices-not-allies-abolishing>.

the-ally-industrial-complex [consulté le 06/01/2020].

8 https://www.liberation.fr/france/2017/05/28/aux-origines-de-la-polemique-sur-le-festival-afrofeeministe-nyansapo_1572874.

9 À noter que l'espace public n'a rien de mixte et n'est pas accessible de manière égale notamment par les hommes et les femmes.



page cinq

Pour définir l'oppression des femmes et des minorités de genre, je repartirai de la façon dont la théorie de la reproduction sociale l'a conceptualisée depuis une cinquantaine d'années dans le monde anglo-saxon, autour d'autrices comme Silvia Federici ou Lise Vogel. De la même façon que Marx a défini la base matérielle de la domination des travailleur-se-s, en tant qu'appropriation par les capitalistes de la survaleur², un des grands débats qui a traversé le mouvement féministe est la conceptualisation de la base matérielle de la domination des femmes et des minorités de genre. La plupart des théoriciennes des années 1960 et 1970 avaient fondé cette domination sur le travail domestique des femmes, invisibilisé, gratuit et effectué dans le cadre du mariage hétérosexuel (soin des enfants et des personnes âgées, préparation des repas, entretien de la maison, etc.). La théorie de la reproduction sociale tente d'aller plus loin en analysant cette forme de travail spécifique avec l'aide des outils conceptuels de Marx. Il s'agit dès lors moins d'analyser le travail effectué en le caractérisant de façon descriptive que d'essayer de comprendre ce qui fonde ce travail en tant que travail et d'expliquer sa fonction centrale au sein de l'économie globale du capitalisme.

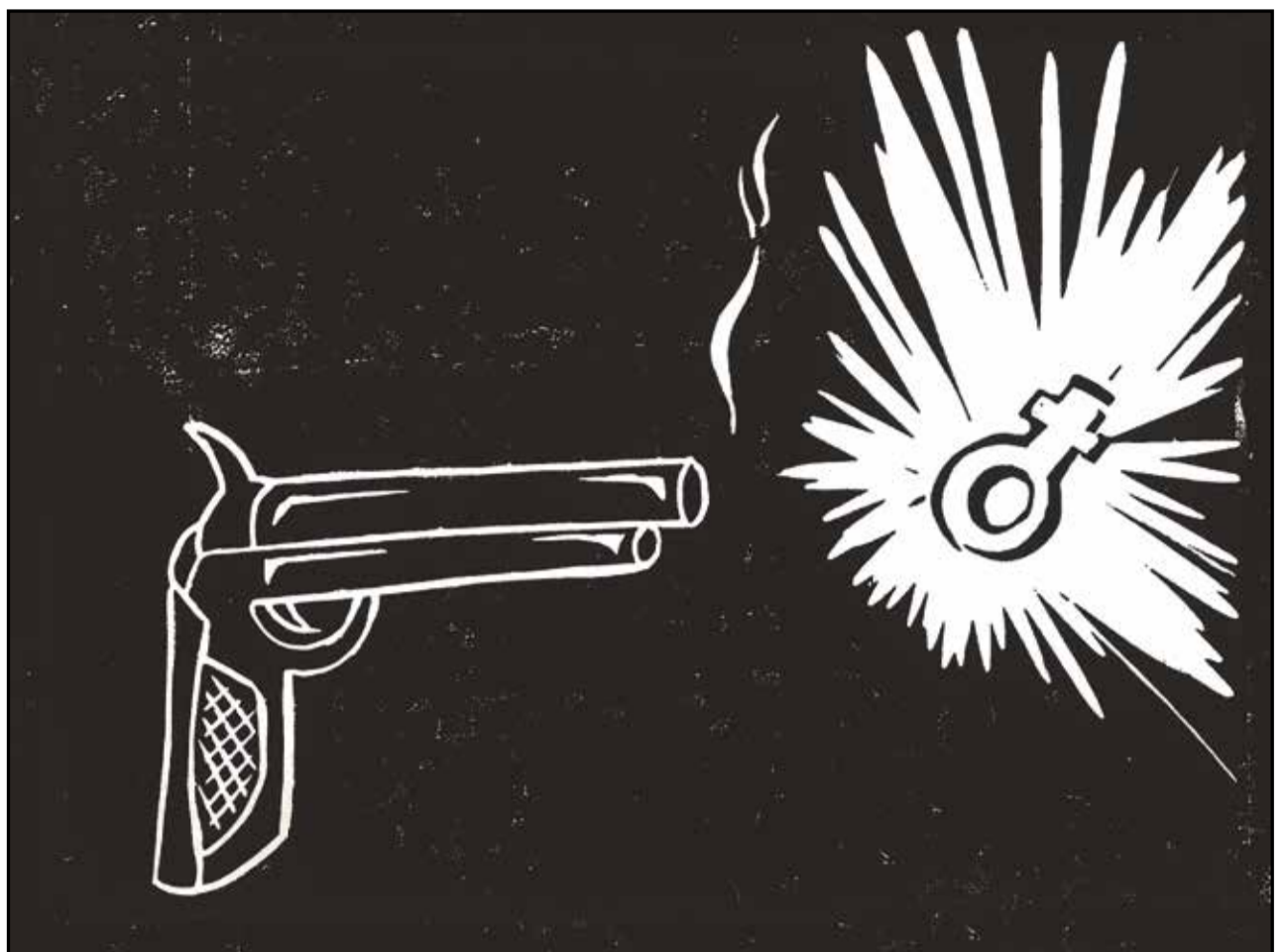
La centralité de la reproduction sociale et la centralité des femmes

Au fondement de la théorie de la reproduction sociale est la question que pose Tithi Bhattacharya : « Le marxisme nous apprend que dans le mode de production capitaliste, les travailleur-se-s produisent les marchandises, ce qui est central au système, mais la théorie de la reproduction sociale pose la question : si les travailleur-se-s produisent les marchandises, qui produit les travailleur-se-s.³ » Le travail reproductif est précisément le travail qui assure la production et la reproduction des travailleur-se-s. D'une part, il assure la production des futur-e-s travailleur-se-s par la procréation et l'éducation des enfants ; d'autre part, il assure la reproduction des travailleur-se-s par le soin quotidien qui leur est apporté, tant en termes matériels (maison, nourriture, repos) qu'émotionnels (soins psychologiques, affection). Ce travail spécifique a été et demeure encore très majoritairement effectué par les femmes, et il constitue la base matérielle de leur domination. On peut faire l'hypothèse que c'est du fait de leur monopole reproductif biologique qu'elles ont ensuite été assignées à la reproduction sociale comme un tout.

La reproduction est centrale dans l'ensemble des sociétés, et en particulier dans les sociétés capitalistes. En effet, que produit-on lorsqu'on produit des travailleur-se-s ? Ni plus ni moins que la force de travail qui, selon Marx, est la seule marchandise productrice de survaleur. Ainsi, en termes marxistes, le travail reproductif est le travail qui assure la production et la reproduction de la force de travail, et ce à un double niveau, au niveau quotidien et au niveau générationnel. Il garantit donc la stabilité du système capitaliste par la production continue d'une force de travail apte à produire la survaleur, au fondement du profit capitaliste. Si bien qu'il faut comprendre ici le terme de « reproduction » dans



Linogravure Bureau Tempête-Be Cause Toujours !



Linogravure Bureau Tempête-Be Cause Toujours !

un double sens, à la fois reproduction de la force de travail et reproduction du système social. Néanmoins, contrairement au travail productif salarié, le travail reproductif ne produit pas directement de survaleur dans le cadre de la famille. En effet, ce n'est pas un travail producteur de valeur d'échange et de survaleur car il est effectué gratuitement, hors du marché, il ne prend pas la forme de marchandise, et n'a donc qu'une valeur d'usage. Cela ne change rien à son caractère central, dans la mesure où de lui dépend indirectement la production de la survaleur. Il est donc central au système capitaliste. Le fait de penser cette forme de travail en fonction de son rôle dans le système capitaliste (produire et reproduire la force de travail) permet également de voir que s'il s'effectue encore majoritairement hors des lieux de travail, dans le cadre de la famille, d'autres lieux sont tout autant centraux dans la production et la reproduction de la force de travail, comme par exemple les cantines, les crèches, les hôpitaux ou les écoles.

Enfin, un point essentiel souligné par Lise Vogel est qu'il existe une contradiction inhérente et essentielle au système capitaliste entre la nécessité de produire de la survaleur et la nécessité de produire et reproduire la force de travail sur du court et du long terme. D'un côté, le travail reproductif est pris sur le travail salarié, qui est le seul à produire de la survaleur, mais de l'autre le travail reproductif est nécessaire pour garantir le travail salarié, sur du court et du long terme. C'est pourquoi le capitalisme va tendre à diminuer au maximum ce travail reproductif, et à faire en sorte qu'il soit le moins cher possible. Ainsi, on constate des évolutions dans l'organisation sociale du travail reproductif, qui sont le fruit d'un certain rapport de force féministe et de classe. Historiquement, on constate trois solutions classiques mises en place par le capitalisme pour économiser le coût reproductif : les femmes, l'État et l'immigration. Le travail reproductif peut ainsi être effectué gratuitement dans le cadre de la famille par les femmes, soit exclusivement, soit en plus de leur travail salarié. Dans ce cas, le travail reproductif est rémunéré indirectement via les salaires, notamment des maris. Le travail reproductif peut également être externalisé de la sphère familiale pour être mutualisé et coûter moins cher, notamment via les services publics. Cela a été en particulier le cas pendant les Trente Glorieuses. Enfin, dans un cadre national donné, les capitalistes peuvent avoir recours à une force de travail extérieure. Le recours à l'immigration permet ainsi de disposer de travailleur-se-s dont on n'a pas eu à assurer la production et la reproduction jusqu'à leur venue sur le territoire national.

Une évolution récente du travail reproductif dessine une nouvelle stratégie mise en place pour résoudre

la contradiction entre travail productif et travail reproductif. On constate ainsi une « marchandisation » accrue du travail reproductif, qui entre de plus en plus dans la sphère salariée avec le développement du tertiaire et des services à la personne, mais aussi avec le phénomène récent d'« ubérisation ». Des pans entiers du travail reproductif, tant matériels qu'émotionnels entrent ainsi sur le marché (Uber pour les transports, Deliveroo pour la nourriture, Airbnb pour le logement, mais aussi pour ses « expériences » rémunérées). Même si dans ce cadre, le travail reproductif peut connaître une forme de « dégenrement », et être assuré par des hommes, on constate que les services à la personne demeurent majoritairement effectués par les femmes de classes populaires (car relevant de compétences construites socialement comme féminines), et parmi elles, nombre de femmes racisées. Or, on constate que ces secteurs sont précisément ceux qui connaissent un dynamisme fort en termes de lutte en France ces dernières années, ayant remporté beaucoup de grèves victorieuses, comme la grève du nettoyage à ONET ou dans les hôtels Holiday Inn.

Trois stratégies à l'épreuve

À partir de là, on peut considérer les trois stratégies principales qui s'offrent au mouvement féministe : la stratégie réformiste, la stratégie que j'ai qualifiée, faute de meilleur terme, d'« intersectionnelle », et la stratégie révolutionnaire.

La stratégie réformiste vise à obtenir l'émancipation et l'égalité des femmes et des minorités de genre en changeant progressivement la société et en privilégiant pour cela un outil principal, l'État. Cette stratégie s'est notamment développée depuis 1981 et la création d'un ministère aux Droits des femmes. Or, elle repose selon moi sur deux apories qui découlent de l'analyse que nous venons de faire plus haut. En effet, si on suit l'analyse de la reproduction sociale comme centre névralgique de l'oppression des femmes et des minorités de genre, on voit qu'il n'y a pas de réforme possible du système, tant l'oppression des femmes et des minorités de genre et système capitaliste sont interpénétrés. Le capitalisme aura toujours besoin que soit effectué gratuitement ou à bas coût le travail reproductif. Ensuite, cette stratégie repose selon moi sur une analyse erronée de l'État qui serait un instrument neutre, placé au-dessus des rapports sociaux de domination et que l'on pourrait faire jouer à son compte. Or ce n'est pas le cas : l'État est un des principaux instruments de production et de reproduction des rapports de domination, et lorsqu'il soutient la cause des femmes, il le fait toujours avec son propre agenda. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne faut pas avoir une politique vis-à-vis de

l'État et se désintéresser des nouveaux droits que l'on pourrait obtenir dès ici et maintenant. Mais il s'agit de voir que ces derniers ne seront obtenus que par l'imposition d'un rapport de force, c'est-à-dire par des luttes féministes.

La stratégie « intersectionnelle » est une réappropriation militante distincte de la théorie intersectionnelle, et qu'il faut donc bien distinguer. Dans les milieux militants s'est ainsi développée une lecture des oppressions uniquement en termes d'identité, lecture qui peut en venir à effacer les structures qui déterminent ces identités. L'oppression est analysée à un niveau purement individuel ou interindividuel, avec une attention très spécifique au langage comme vecteur principal de l'oppression. On n'analyse plus les bases économiques, politiques, sociologiques, structurelles des dominations, et on ne les pense plus qu'en termes de « privilèges », c'est-à-dire très exactement en tant que symptômes individualisés d'un système global. Certains individus ont des privilèges que d'autres n'ont pas. Dès lors, il ne s'agirait plus de changer les structures mais de changer les individu·e·s un·e par un·e. La politique qui est proposée est seulement celle d'une déconstruction de plus en plus poussée des individu·e·s, de même que celle de la constitution d'espaces *safe*, sécurisés, en non-mixité, où l'oppression ne s'exercerait pas. Cela ne veut pas dire que je ne pense pas que la non-mixité est un outil extrêmement utile, ni qu'il ne faut pas déconstruire ses pratiques et son langage. Le problème me semble plutôt se poser quand un moyen devient une fin en soi. Par ailleurs, on ne peut s'exclure totalement des rapports d'oppression en créant un espace qui serait véritablement *safe*, de même qu'on ne peut espérer changer tous les individus un à un. Enfin, ce genre de stratégie mène souvent à se couper du reste de la société, dans une démarche qui concerne surtout des individu·e·s ou des groupes d'individu·e·s. Et quand bien même on arriverait à créer un espace parfait : quid des autres ? Aucune libération ne devrait se faire au prix de la libération des autres. Sans compter que cela comporte un risque de sectarisme : en se coupant de l'immense majorité des gens, on entre dans une logique de l'élection et de la radicalité pour la radicalité, puisqu'on ne cherche

pas à entraîner plus largement que nous. Ce repli sur soi conduit souvent à l'explosion des espaces concernés.

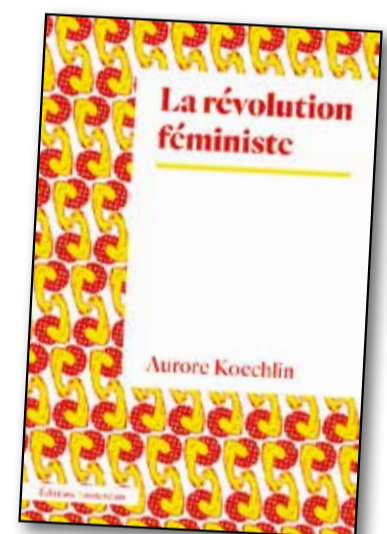
C'est à partir de ces limites que l'on peut définir une troisième stratégie, la stratégie révolutionnaire. De l'intersectionnalité théorique, on conserve l'idée de la nécessité de croiser les dominations, de ne jamais penser le féminisme indépendamment des questions de classe et de race. La théorie de la reproduction sociale permet justement de penser un système unitaire, fondé sur la production et la reproduction. Cette théorie nous permet également de comprendre que dans le maintien des oppressions, les structures sociales sont centrales (l'État, la justice, la police, l'école, la famille, etc.). Même s'il ne s'agit pas de laisser de côté totalement la déconstruction individuelle dès ici et maintenant, il est plus efficace de changer les structures pour changer les individus. Dès lors, si l'oppression des femmes et des minorités de genre est structurelle et centrale à la société et au fonctionnement capitaliste, seule une perspective révolutionnaire peut amener une fin réelle des oppressions.

Sur quoi repose alors cette stratégie féministe révolutionnaire ? Sur deux piliers. Premièrement, si nous défendons une analyse unitaire des oppressions, alors notre réponse doit également être unitaire. C'est pourquoi la convergence des luttes est centrale. Si historiquement, les différents espaces politiques se sont développés séparément (le mouvement ouvrier, le mouvement féministe, l'antiracisme politique...), et s'il peut être nécessaire, pour des questions d'auto-organisation et de prise en compte de questions longtemps jugées secondaires, de les maintenir ponctuellement séparés, cela ne veut pas dire pour autant qu'ils sont destinés à le demeurer éternellement. Bien évidemment, la convergence des luttes ne se décrète pas. Pour rendre celle-ci possible, nous devons bien sûr faire des expériences communes, élaborer des mots d'ordre communs en amont, pour qu'un jour, nous convergions tou-te-s ensemble vers un même point (et non qu'un mouvement se subordonne à l'autre). Deuxièmement,

si le travail reproductif est la base matérielle de l'oppression des femmes et des minorités de genre, alors en miroir leur arme principale est la grève féministe. La grève féministe est une grève totale, du travail salarié comme du travail domestique. Elle permet d'abord de dégager du temps aux femmes et aux minorités de genre : concrètement, cela leur permet par exemple d'aller à la manifestation du 8 mars, de faire une expérience politique sans avoir à se soucier, ni du travail, ni de la famille. Cela leur permet également d'expérimenter leur force – on entend ainsi souvent le slogan « quand les femmes s'arrêtent, tout s'arrête ». La grève féministe permet de montrer que le travail reproductif est un véritable travail, essentiel au fonctionnement de la société. Néanmoins, une grève féministe symbolique d'un seul jour est bien sûr insuffisante. Elle permet de reconstruire le mouvement féministe en France. Mais pour obtenir des avancées, il faudra non seulement étendre la grève dans la durée, mais aussi faire le lien avec l'ensemble du secteur salarié. Car la meilleure façon de croiser les deux perspectives stratégiques de la convergence des luttes et de la grève féministe est de construire une grève générale !

Pour aller plus loin :

Aurore Koechlin, *La révolution féministe* (éd. Amsterdam, 2019)



page sept



Linogravure Bureau Tempête-Be Cause Toujours !

- 1 NDLR : Le « foulard vert » est le symbole de cette lutte pour le droit à l'avortement légal, sûr et gratuit en Argentine.
- 2 NDLR : en termes marxistes, la « survalueur » (ou « plus-value ») est la valeur ajoutée du « surtravail », c'est-à-dire la partie non rémunérée du travail effectué par le travailleur au profit du capitaliste. Celui-ci achète donc la force de travail du travailleur, mais à un prix inférieur au travail réellement effectué et empoche ainsi la survalueur dégagée par l'excédent de travail non rémunéré. Sur cette question, voir l'ouvrage de Marx : *Salaires, prix et profits*.
- 3 Tithi Bhattacharya, « What is Social Reproduction Theory », vidéo filmée à Historical Materialism 2017, traduit par nos soins. Voir <https://www.youtube.com/watch?v=Uur-pMk7XjY>.

« Façons de dire. Façons de faire » : ce que l'on dit et ce que l'on ne dit pas

Par Maite Molina Mármol

Dans les années 1960-1970, dans le cadre de l'étude ethnographique du village français de Minot, Yvonne Verdier s'attache à étudier la position des femmes dans la société paysanne française traditionnelle. À partir de l'analyse de trois figures – la laveuse, la couturière, la cuisinière – elle met en exergue comment « façons de dire et façons de faire se relaient et s'éclairent mutuellement pour dessiner une sphère de représentations et d'actions appartenant en propre aux femmes¹ ».

Cinquante ans plus tard, dans le cadre d'une recherche sur la mémoire de l'exil et de l'immigration espagnols en Belgique, ma rencontre avec certaines femmes migrantes et l'écoute, répétée et attentive, de leurs récits modifient progressivement la perspective dans laquelle s'était initialement déployée cette étude. Il s'agit ici de tirer quelques fils à partir de ce qu'offre la prise en considération de ces récits et de leurs spécificités.

Pour ce faire, il faut néanmoins brièvement les situer et les caractériser, en commençant par rappeler que les deux vagues migratoires considérées, celles de l'exil et de l'immigration, s'inscrivent plus ou moins directement dans le giron de cet « événement-référence² » qu'a constitué la Guerre d'Espagne (1936-1939)³. La distinction entre « exil politique » et « immigration économique » a d'ailleurs été de nombreuses fois remise en cause pour le cas espagnol, alors que cette dernière vague migratoire s'inscrit pleinement dans le contexte franquiste de l'après-guerre. La parole militante occupe donc d'emblée un espace important, portée par l'opposition politique au franquisme, mais aussi par l'action syndicale qui se développe progressivement dans la société d'accueil, ainsi que par l'activisme associatif. Néanmoins, il m'apparaissait nécessaire, tout autant qu'il m'était cher, de ne pas me cantonner à l'échange avec les porte-parole de toutes sortes, pour rencontrer des hommes et femmes qui n'étaient pas actifs dans des structures. Ils étaient plus difficiles à identifier, moins aisés à rencontrer. Cela s'est fait par l'intermédiaire de connaissances – ce qui explique sans doute qu'ils aient accepté de me recevoir. J'ai ainsi réalisé quelques entretiens avec ces femmes, qui ont en commun d'avoir été peu alphabétisées puisqu'elles ont commencé leur vie de travail dès leur enfance, en Espagne ; qui ont élevé leurs enfants en Belgique en travaillant plus ou moins régulièrement ; qui ont parfois fréquenté les associations espagnoles sans s'y impliquer. Ce n'est cependant que tardivement que j'ai pu prendre la mesure de leurs propos, de ce qu'elles disaient comme de ce qu'elles ne disaient pas.

Ce qui est donné à voir

À l'analyse, leurs récits révèlent d'abord – en creux – l'existence d'un « espace du dicible » dans lequel ces femmes ne s'inscrivent pas et qu'occupent, comme cela a déjà été esquissé, en grande partie les militants, plus visibles, plus aisément repérables et accessibles dans le cadre d'une prise de parole dont la légitimité n'est pas questionnée, en premier par les acteurs eux-mêmes. Suivant Ana Fernández Asperilla qui distingue trois figures de l'immigration espagnole en Belgique, on constate que les « mineurs » et les « militants » laissent les « servantes » dans l'ombre tant sur le plan historique que mémoriel⁴. Ensuite, ces récits mais surtout ceux de certaines femmes militantes confirment l'existence d'une mémoire genrée dont l'influence s'exerce à la fois dans le cadre familial et communautaire. À une mémoire essentiellement portée par les hommes, située sur un axe vertical, mémorisant les origines familiales portées par l'histoire – véridique ou mythique – des ancêtres, répond une mémoire « qui retient la parenté proche et s'étend sur la collatéralité » et qui est davantage le fait des femmes, ces « inlassables marieuses, gardiennes des commémorations domestiques, veillant au maintien des relations entre parents⁵ ».

Ce qui est dit

L'appréhension de cette mémoire genrée repose, comme cela a été évoqué, sur la prise en considération et l'analyse de discours de femmes militantes, dont certaines peuvent être désignées comme « entrepreneurs de mémoire⁶ ». Ces récits militants, comme ceux des syndicalistes, politiques, leaders associatifs, de la vague migratoire de l'exil ou de

celle dite « économique », ont occupé l'avant-plan au début de ma recherche. Parsemés d'anecdotes, jouant sur le suspense, élaborés, construits et répétés, ils m'ont littéralement captivée⁷. En contraste, les récits des femmes « du commun » sont particulièrement marqués par la faiblesse de la propension biographique⁸ et me laissent, au moment de leur recueil un « goût de trop peu ». Les vies qui me sont narrées le sont de manière linéaire, sans relief, sur le ton de l'évidence.

Mais il s'avère que l'écoute de ces récits ne se donne pas de prime abord, elle requiert patience et attention qui s'exercent lors des réécoutes nécessaires à la retranscription et des lectures qui s'en suivent. Il apparaît alors que les discours s'animent à des moments bien spécifiques au cours desquels mes interlocutrices ne répondent pas à mes questions mais racontent. C'est le cas lorsqu'elles évoquent la « débrouille » qui fait leur quotidien en temps de guerre – celle-ci constituant moins, dans leurs propos, un événement à part entière qu'une toile de fond. C'est aussi le cas lorsque ces femmes qui ont toutes « servi » dans des maisons, parfois dès l'enfance, me décrivent les façons de faire d'antan – de nettoyer, de cuisiner, de coudre mais aussi de travailler au champ. Et ici aussi, façons de dire et façons de faire s'imbriquent : l'acquisition de l'habileté manuelle s'accompagne de la transmission d'un patrimoine immatériel langagier, composé d'expressions mais aussi d'anecdotes et de confidences – entre femmes, de mère à fille : « un même fil parcourt la tresse que forment propos, gestes et fonctions féminines⁹ ».

Comme l'indique Yvonne Verdier, l'exercice excède cependant le recueil de paroles, l'enregistrement de pratiques parfois révolues, et je me retrouve, comme elle, à suivre ces femmes dont les propos ouvrent de nouvelles perspectives car : « Ce sont [...] elles-mêmes qui ont proposé la matière essentielle, elles aussi qui ont tendu le fil qui nous a guidée ; ce qui nous a conduite, c'est moins une méthode qu'une volonté de les "prendre au mot" : leur discours a ses raisons, mais ces raisons ne sauraient se dévoiler par l'application d'une grille extérieure, et ce que l'on saisit ainsi à la volée, ou lors d'échanges et d'interrogations plus réfléchies, prend forme et révèle sa logique et sa cohérence dans une lente remontée mot à mot au cœur de ce qui est une pensée. S'y trouve agité ce qui nous agite tous, l'amour, la mort, le travail, le destin, la vie. *En leur parole, elles possèdent et l'intelligence de leur propre réalité et le don de la transmettre.*¹⁰ »

Ce qui est révélé

C'est ainsi, chemin faisant et en quelque sorte par le biais, que j'ai été amenée à prendre en compte toute une part du phénomène mémoriel, rarement explorée car difficilement appréhendable, et qui est en quelque sorte diluée dans les espaces de vie, les gestes, les objets. S'attacher à cette dimension quotidienne, intime et même incarnée de la mémoire participe du refus de réduire celle-ci à ses manifestations les plus accessibles et ostentatoires pour au contraire y reconnaître une irréductible part flottante et volatile. C'est l'attention à la parole des femmes immigrées dont j'ai croisé la route qui m'a ouvert cet accès. Il m'a fallu pour ce faire être attentive à ce qu'elles me disaient mais aussi sensible à ce qu'elles ne me disaient pas. Et il reste encore à parcourir et à découvrir dans le « silence » que nous adressent « les majorités » dans lesquelles s'inscrivent bien entendu ces femmes : « [...] les militants, par le biais des entretiens, gagnaient toujours la bataille de l'histoire écrite. Parce que leurs récits étaient plus développés et mieux articulés que ceux des autres. Parce qu'il s'agissait de "bons rapporteurs", qui se souvenaient de tout, c'est-à-dire qu'ils se souvenaient surtout de la manière dont ils auraient voulu que les choses se passent. Et, peut-être, dont nous autres nous



Linogravure Bureau Tempête-Be Cause Toujours !

aurions aussi voulu qu'elles se passent. À cette époque, mon équipe et moi-même voulions faire de l'histoire de manière objective, et nous confrontions les réponses que donnaient les gens, nous analysions les phrases et les mots. Mais au moment de rédiger un texte, le poids de ce qu'avaient dit les militants, bien qu'ils aient été inférieurs en nombre, avait une plus grande importance et, sans doute, une plus grande envergure que ce que disaient les majorités, simplement parce que nous n'avions pas su évaluer les silences qui par ailleurs n'ont pas de contenance. Ce constat nous a convaincus du fait que le plus important n'était pas ce qui se disait, mais bien ce qui était tu, surtout si cela était tu à travers le prisme de la militance. Et pour cette raison, nous sommes devenues les avocates du silence des majorités, au point même de nous faire procureures de la parole prononcée. Nous avons pris conscience que les marginaux avaient une voix, mais que les intellectuels, les historiens et les politiciens étaient incapables de l'entendre. En outre, nous nous rendions compte que les militants, et *a fortiori*, ceux qui parvenaient à être interviewés constituaient une frange minuscule. [...] La plupart des personnes que j'ai interviewées sont conscientes que l'histoire écrite n'est pas la leur et qu'ils n'ont aucune raison de partager leur vécu ni leurs souvenirs, tout comme ils n'ont pas à nous faire prendre part à leur vie, et ils ont dit et répété qu'ils "veulent passer inaperçus", parce que leurs vies "ne sont pas intéressantes" et que je ne vais moi non plus rien leur apporter¹¹. »

1 Yvonne Verdier, *Façons de dire. Façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, Gallimard, 1979, p. 337.

2 Émile Témime, 1936, *la Guerre d'Espagne commence*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1986, p. 46.

3 Événement qui a aussi profondément marqué l'imaginaire belge. Cf. notamment José Gotovich « La Belgique et la Guerre civile espagnole. Un état des Questions », *Revue belge d'histoire contemporaine*, XIV, n° 3-4, 1983, p. 497-532 ou encore le numéro spécial de la RBPH qui a été consacré à cette thématique : *Revue belge d'histoire contemporaine : La guerre d'Espagne*, XVII, 1-2, 1987.

4 Si Ana Fernández Asperilla met en évidence la notion de servante, elle inclut néanmoins dans cette désignation les femmes qui ne résidaient pas au domicile de leur employeur et qui ont exercé, que ce soit à temps plein ou pour quelques heures par semaine, de manière déclarée ou non, comme femmes de ménage. Ana Fernández Asperilla, *Mineros, sirvientas et militantes: medio siglo de emigración española en Bélgica*, Madrid, Fundación Primero de Mayo, 2006.

5 D'une part, alors que l'étude de la présence espagnole en Belgique montre le rôle pionnier et l'indépendance de certaines femmes dans le processus migratoire, en particulier des « bonnes à tout faire », aucune recherche spécifique ne leur a été consacrée à ce jour. D'autre part, cette invisibilité a également cours en termes mémoriels et patrimoniaux, les « servantes » étant absentes des divers hommages et commémorations consacrés à l'exil et l'immigration espagnols en Belgique. Maite Molina Mármol, « Le patrimoine au prisme de l'immigration : le cas de la présence espagnole en Belgique », *Analyse de l'IHOES*, n°146, 6 juillet 2015 [disponible en ligne].

6 Françoise Zonabend, *La mémoire longue. Temps et histoires au village*, Paris, Jean-Michel Place, 2000 (1980), p. 23-24. Françoise Zonabend est l'une des quatre ethnographes du village de Minot.

7 Marie Buscatto, « Voyage du côté des "perdants" et des "entrepreneurs de mémoire" », in *Ethnologie française*, n°4, 2006, pp. 745-748.

8 Si ces récits fonctionnent, c'est grâce à leur cohérence, signe d'une identité assurée pouvant prendre appui sur un groupe plus large, ce qui provoque néanmoins également un effet de « lissage » comme l'évoque Michael Pollak, « La gestion de l'indicible », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°1, 1986, p. 30-53.

9 Claude F. Poliak, « Manières profanes de "parler de soi" », in *Genèses*, 47, juin 2002, pp. 4-20.

10 Yvonne Verdier, *op. cit.*, p. 337.

11 *Ibid.*, p. 14-15. C'est moi qui souligne.

12 Mercedes Vilanova, *Las mayorías invisibles. Explotación fabril, revolución y represión. 26 entrevistas*, Barcelone, Icaria, 1996, p. 37-39.

La Bibliothèque George Orwell présente

Par Jérôme Delnooz, Maud Herbet et Michel Recloux, bibliothécaires

David Pineda, *Grand-père, je t'ai trouvé : de la Retirada à Mauthausen, une incroyable enquête sur les traces d'un républicain espagnol porté disparu pendant soixante ans, Au diable vauvert, 2019, 20€*

Depuis tout petit, David Pineda entend parler de son grand-père Antonio. Mais paradoxalement, le souvenir de ce grand-père est comme fantomatique. En effet, républicain espagnol, ce dernier a dû s'exiler en 1939 et se séparer de sa famille restée au pays. Arrivé en France, la Seconde guerre le happe et il est déporté par les Nazis au camp de concentration de Mauthausen. Les dernières traces de lui s'estompent là-bas, lors de la libération du camp en 1945. Ce silence marquera douloureusement et durablement sa famille, « la chape de plomb » franquiste n'arrangeant rien. Jusqu'à ce que David, 60 ans plus tard, se lance dans une longue enquête de cinq années pour tenter de reconstituer le puzzle du parcours de son grand père, et résoudre le mystère de sa disparition. Cette quête mémorielle aboutira-t-elle à la vérité ?



on a ces maudits nazis sur le dos ! C'est le monstre qu'on a créé qui se déchaîne... » dixit Anselme, un fermier, héros secondaire du récit d'Émile Bravo, auteur de cette tragicomédie en 4 volumes. Du bon, très bon, Spirou et Fantasio, sans oublier Spip. Les deux dernières parties devraient sortir cette année.



▼ **Mona Chollet, *Beauté fatale : les nouveaux visages d'une aliénation féminine, La Découverte, 2015, 11,60€***

Mona Chollet soulève un voile sur les incohérences et paradoxes, entre un féminisme tenu sous contrôle et l'insidieux culte de la beauté et du corps qui règnent encore et plus que jamais, créant une aliénation chez les femmes. En coup de gueule juste et précis, l'auteure nous invite à prendre conscience des différents aspects de cette aliénation vivement entretenue par les industries et les médias. Références variées, plume agréable et lucidité accrue. Ce livre est d'utilité publique.



▼ **« Les Chanceuses » de Solidarité Femmes et le Théâtre des Rues, *Elles sont magnifiques ! Éditions du Cerisier, 2019, 14€***

Ce recueil reprend les textes des sept derniers spectacles créés par Les Chanceuses, groupe de théâtre-action belge constitué entre autres de femmes victimes de violence conjugale. Les pièces, ayant rencontré un franc succès, avaient pour but de bousculer les codes, aborder les sujets que nous avons l'habitude de refouler loin dans notre inconscient collectif - afin d'éviter de les traiter - et ouvrir le débat. L'ouvrage se révèle percutant par son réalisme, son humour décalé et son support permettant d'entrer dans la tête des personnages et de voyager dans le temps et dans l'espace. Femmes battues, traditions, discriminations, plaisir sexuel, et plus généralement tous les thèmes qui gravitent autour de la société patriarcale, Les Chanceuses abordent tout, avec originalité et sans tabou.



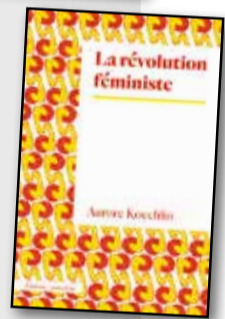
Florence Rochefort, *Histoire mondiale des féminismes, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2018, 9€*

Dans cet ouvrage, l'auteure tente la vision globale des féminismes : il n'existerait pas un seul féminisme mais plusieurs avec des caractéristiques communes. Elle retrace les origines du terme ainsi que les événements marquants jusqu'à l'internationalisation du concept. Ce dernier se présente à la fois sous une forme philosophique mais également politique et militante. En outre, l'historienne ne manque pas d'aborder les objectifs et les moyens des différents féminismes jusqu'à notre époque. Le livre est efficace et agréable à lire grâce à une écriture fluide et un format synthétique.



Aurore Koechlin, *La révolution féministe, Éditions Amsterdam, 2019, 12€*

Vague après vague, l'histoire du féminisme progresse. Pour Aurore Koechlin, nous en sommes à la quatrième. À l'heure d'actions féministes majeures telle que #MeToo, l'auteure dresse un bilan : le mouvement féministe actuel n'a pas conscience du poids de son héritage. Cerné par des questions d'organisation, le mouvement féministe semble s'enraciner dans un processus d'institutionnalisation. L'auteure tente alors d'imaginer des stratégies nouvelles. En définitive, ce travail documenté nous éclaire sur les enseignements possibles du passé - en se concentrant sur les quarante dernières années - le présent et l'avenir du féminisme



Svetlana Alexievitch : *la littérature au-delà de la littérature, éd. La Braconnière, 2019, 20€*

« Je [Svetlana Alexievitch] pose des questions non sur le socialisme, mais sur l'amour, la jalousie, l'enfance, la vieillesse. Sur la musique, les danses, les coupes de cheveux. Sur les milliers de détails d'une vie qui a disparu. C'est la seule façon d'insérer la catastrophe dans un cadre familial et d'essayer de raconter quelque chose. De deviner quelque chose... L'Histoire ne s'intéresse qu'aux faits, les émotions, elles, restent toujours en marge. Ce n'est pas l'usage de les laisser entrer dans l'histoire. Moi, je regarde le monde avec les yeux d'une littéraire et non d'une historienne. » Ce recueil est composé de textes critiques sur l'œuvre de Svetlana Alexievitch, prix Nobel de littérature en 2015, et qui explore les archives subjectives et la mémoire des anciennes républiques socialistes soviétiques.



Baptiste Virot, le Collectif Onze, *Au tribunal des couples, Casterman, coll. « Sociorama », 2020, 12€*

En cas de litiges, à qui font appel les couples divorcés ? Au tribunal des affaires familiales. Pour parler de celui-ci, Sociorama a combiné le travail titanesque de onze sociologues français au dessin du bédéiste Baptiste Virot. Une fois de plus, un duo vulgarisateur gagnant ! En compagnie de Malika, le personnage de la greffière, nous découvrons cette institution et assistons aux audiences qui se déroulent bien souvent dans des conditions difficiles. Il résulte de cela une « justice de masse » inadéquate pour appréhender la complexité des situations. En effet, dans des contextes émotionnels tendus, les arbitrages entre le droit et les réalités singulières sont très compliqués, sans compter que les conséquences impactent inévitablement la vie des gens. « Pour le meilleur et pour le pire : lorsque l'intime rencontre la justice » !



Christine Sepulchre, *Femme machine, Éditions du Cerisier, coll. « Quotidiennes », 2019, 17,50€*

« Vous devez juste devenir une machine ». Voici ce que son nouveau chef annonce à Christine lorsqu'elle débute son Plan Formation Insertion comme téléphoniste dans un call center d'un grand syndicat. Christine est une ancienne journaliste et artiste qui a dû subir plusieurs années de chômage, et les leçons de morale qui vont avec. Alors avec ce nouveau job, elle « devrait » s'estimer « heureuse ». Néanmoins, des choses la chiffonnent, la dérangeant, comme la logique de mécanisation-déshumanisation des travailleurs, la quête de rentabilité, les obstacles bureaucratiques. Le burn-out guette. Heureusement, sur le côté, elle se réfugie dans l'écriture, tient son journal de bord pour « se remettre à vivre », notamment grâce à l'humour et la dérision. Sans oublier « la caresse de l'humanité » des collègues qui aide à tenir le coup et à s'organiser ! Car comme en 1966, n'en déplaie à certains, les « femmes machines » ont une âme, des droits, et elles comptent bien le faire entendre par la lutte !



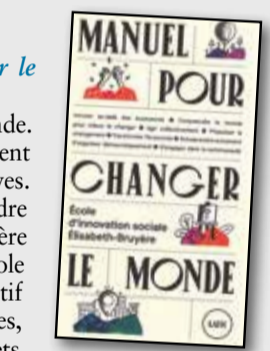
▼ **Benoît Ers, Vincent Dugomier, *Les enfants de la résistance, tome 6 : désobéir !, Le Lombard, 2020***

Nous retrouvons François, Lisa et Eusèbe, nos trois jeunes résistants qui apprennent à lutter dans un contexte très difficile. D'un côté, la défaite des Nazis à Stalingrad en 1943 amène un souffle d'espoir, mais de l'autre, la répression en zone occupée est de plus en plus brutale, sans compter celle de la Milice française. La population souffre, mais un nombre croissant de gens continuent à entrer en résistance, comme ces nombreux jeunes convoqués pour le travail obligatoire en Allemagne qui désobéissent et prennent le maquis. Benoît Ers et Vincent Dugomier proposent à nouveau une bande dessinée au contenu fouillé et vulgarisé pour le jeune public. Le duo continue en outre à esquisser habilement le portrait d'une résistance multiforme, tiraillée par des dilemmes, mais agissante.



▼ **Elsie Herberstein, Harlem Désir (préf.), *Vienna, Terre d'accueil : [carnet de vie] d'étudiants, migrants et SDF sous un même toit, La Boîte à Bulles, coll. « Les Carnets de la BÀB », 2020, 23€***

Bien souvent, on entend dire « et pourquoi on ne s'occupe pas d'abord de nos SDF ? » Alors que dans la réalité, quand on va à la rencontre des exclus, il n'y a pas de catégories distinctes. Dans les rues de Bruxelles, de Liège et d'ailleurs, les « sans », les « nomades » en tout genre se côtoient. Et s'il y avait moyen de créer de la solidarité à partir de ces destins qui s'entrecroisent ? À Vienne, l'association VinziRast en fait le pari, en permettant à des SDF, de jeunes migrants et des étudiants de cohabiter dans des structures d'accueil. Elsie s'y est immergée. À travers ses superbes crayonnés et son carnet de bord incarné, elle nous fait découvrir les lieux, mais surtout nous relate les rencontres, les partages, les difficultés et dresse une galerie de portraits. Un exemple de vie communautaire inclusive à reproduire ?



École d'innovation sociale Elisabeth-Bruyère, *Manuel pour changer le monde, Lux, 2020*

Le monde connaît de multiples crises. Dès lors il faut changer le monde. Lourds défis ! Certains s'y attèlent déjà ! Des citoyens agissent, participent à des mouvements sociaux ou mettent en place des initiatives-alternatives. Mais cela reste micro. Comment passer au niveau sociétal, sans attendre les institutions politiques ? En 2016, en partant du principe que la sphère universitaire pouvait alimenter ce souffle nouveau, est créée l'École d'innovation sociale Elisabeth-Bruyère à Ottawa au Canada. L'objectif est ambitieux, il s'agit de combiner théories des sciences humaines, savoirs militants et entrepreneuriat afin de concrétiser des projets solidaires visant une transformation sociale. Après 4 années d'existence, l'équipe professorale fait ici un pas de côté réflexif, raconte Elisabeth-Bruyère, en tire les premiers enseignements et fournit un guide accessible offrant des pistes concrètes... pour changer le monde.



Isabelle Marlier, Laura Genz (ill.), *Nizar. Récit d'un résistant syrien, Aide aux personnes déplacées ASBL, 2020.*

Nizar est d'origine syrienne et vit avec sa famille à Liège depuis quelques années. Comment est-il arrivé ici ? Isabelle Marlier, anthropologue, relate son témoignage. Ce dernier projette le lecteur dans la Syrie contemporaine, la vie sous le régime de Bachar el-Assad, puis les événements qui se bousculent : le « Printemps arabe » en 2011, la contestation, la répression, la rapide internationalisation du conflit, l'arrivée des cruels djihadistes en noir. Nizar raconte son entrée en résistance chez les « casques blancs », mais aussi la tentation de la lutte armée. S'en suivent pour lui l'exil, l'arrivée en Belgique, l'intégration progressive... et l'« importation du conflit ». Il ressort de cet ouvrage une perception « à taille humaine », amplifiée par les illustrations fortes de Laura Genz, qui ne fait toutefois pas l'économie d'un travail de contextualisation par les autrices.



▼ **Daniel Adam, François Houart et la Cie Maritime, *Et voilà le travail !, Éditions du Cerisier, 2019, 10€***

« Au départ de nos vies [d'hommes et de femmes de théâtre], nous avons donc imaginé ces trois personnages, coincés chacun dans leurs envies, leurs convictions et contradictions, dans des situations que nous connaissons pour les vivre depuis plus de quarante ans. » La pièce aborde les manières d'améliorer les conditions de travail. Un choc de génération, entre deux vieux brisquards de manifs et une jeune révoltée isolée. Et vous le travail vous le vivez comment ?



▼ **Philippe Breton, *La Parole manipulée, La Découverte, 2020, 11€***

Texte incontournable sur la manipulation et ses fins, le livre de Philippe Breton, après un retour historique sur les différents types de paroles et les contextes politiques qui les ont vu se déployer, fait le tour des formes de manipulation, manipulation via la publicité, via les discours politiques, etc. « La liberté de parole n'est-elle pas trop souvent identifiée à la liberté d'expression ? ». Or, la liberté de parole se décline pour l'auteur en trois moments : la liberté d'expression, la liberté de réception et la liberté de médiation. Si nos démocraties favorisent la première, elles devraient, afin de s'épanouir, défendre aussi les deux autres. Car « la possibilité de manipulation de la parole tient à ce déséquilibre ».

Émile Bravo, *L'espoir malgré tout : première et deuxième parties, Dupuis, 2019*

« Écoutez les enfants : le responsable c'est ... la misère ! ... ouais ben, affamez et humiliez un peuple, il s'unira et se révoltera pour vous le rendre au centuple... Bon sang, maintenant

Ces livres sont disponibles en prêt à la Bibliothèque George Orwell des Territoires de la Mémoire ou à la vente dans les bonnes librairies dont la librairie Stéphane Hessel à la Cité Miroir.

▼ = coup de cœur

« Mots »

Par Henri Deleersnijder

Salope

Le mot est particulièrement sonore. Il claque à la figure de celle à qui il est infligé. Et retentit comme une condamnation sans appel : « Va, casse-toi ! »

D'origine incertaine, il apparaît au début du XVII^e siècle, composé selon toute vraisemblance du terme « sale » et de celui de « hoppe », variante dialectale de « huppe », qui désigne un petit oiseau très sale. Il n'en faudra pas plus pour que, lesté dès l'origine du sens de « souillure », il s'applique par la suite à la « femme dévergondée » (1778) et, au final, à la « prostituée » (1808). Dérive sémantique qui aboutira à l'insulte suprême d'aujourd'hui : « Salope ! »

Au florilège du sexisme, sa notoriété le dispute à « pute » et « connasse », triade infamante à forte connotation sexuelle. Les femmes, stigmatisées dans leur ensemble – « toutes des salopes » – seraient ainsi marquées du sceau indélébile de l'impureté.

C'est que, constate l'historienne Michelle Perrot dans un récent ouvrage, « le corps des femmes, leur sexe, ce puits sans fond, effraie. (...) Elles inquiètent les organisateurs de la cité, qui voient dans les foules, où elles sont présentes, le suprême danger. (...) Massacreuses de septembre 1792, pétroleuses de la Commune, capables de toutes les violences, elles sont (...) les mégères et les furies de toutes les insurrections. »¹ Comment ne pas se souvenir, à ce propos, de la chasse aux sorcières qui commença à l'aube des Temps modernes et se prolongea jusqu'au XVIII^e siècle ? Michelet, dans son livre *La Sorcière*, a mis en lumière la longue servitude des femmes, alors que, pour échapper aux griffes des pouvoirs temporels et de l'Église, elles ont été dans l'histoire porteuses d'émancipation.

Ce fut le cas en 1971. Cette année-là, le 5 avril, une pétition paraissait dans le numéro 334 de l'hebdomadaire *Le Nouvel Observateur*. Elle est restée connue sous l'appellation « Manifeste des 343 salopes », soit le nombre de celles – avec mention de leurs prénoms et noms – qui déclaraient avoir avorté et réclamaient « le libre accès aux moyens anticonceptionnels [et à] l'avortement libre ».

On connaît la suite. Le 26 novembre 1974, après avoir subi des tombereaux d'insultes et de pressions diverses, Simone Veil, rescapée d'Auschwitz et femme de combats sans merci, alors jeune ministre de la Santé (47 ans), prononce à l'Assemblée nationale composée essentiellement d'hommes un discours historique ouvrant l'accès à l'IVG. Trois jours plus tard, le 29, à 3h40, le texte du projet de loi est adopté par 284 voix contre 189. Aux médias qui l'interrogent, le lendemain, Simone répond : « Victoire ? Je ne sais pas si c'est le mot approprié. Je dirais progrès. L'avortement n'est jamais une victoire. »²

Prémonition ? Peut-être, car, un peu partout de nos jours, et pas seulement aux États-Unis où l'offensive ultra-conservatrice a pris des allures quasi guerrières, le droit à l'avortement régresse. En Europe également, c'est le cas dans plusieurs pays. Tout cela au nom de convictions religieuses ou sous couvert de restrictions budgétaires dont les plus précarisées seront nécessairement les victimes. À croire que, avec la montée des extrêmes droites à laquelle on assiste, le corps des femmes – épice d'un rapport de pouvoir –, si longtemps objet d'appropriation par les hommes (père, mari, compagnon, etc.), poserait à nouveau problème.

D'où, quarante-cinq ans après la loi Veil de janvier 1975, l'urgence de réactualiser le célèbre slogan féministe « Mon corps est à moi », lancé dans l'espace public par le MLF en son temps. Beaucoup s'y emploient avec bonheur, jeunes ou moins jeunes, à l'image du mouvement #MeToo qui a libéré la parole contre les violences faites aux femmes, du harcèlement de rue aux féminicides domestiques.

Reste à souhaiter que le plus d'hommes possibles s'engagent dans cette lutte pour l'égalité des droits et le respect de la dignité humaine. Au nom de la « sororité », qui pourrait ainsi convoler harmonieusement avec la « fraternité »... ••

1 Michelle Perrot (avec la collaboration de Jean Lebrun), *La place des femmes, une difficile conquête de l'espace public*, Paris, Textuel, 2020, p. 6.

2 « Simone Veil. Un destin français », dans *Marianne. Hors-Série*, mars 2016, p. 64.

D'hystérique à féminazie : les ressorts de la disqualification, de la pathologie à l'insulte

Par Olivier Starquit

De tout temps, les femmes, du moins celles qui revendiquent et sortent du rôle qui leur a été assigné par le patriarcat, ont fait l'objet d'insultes en tout genre. Sans les énumérer toutes, il peut s'avérer intéressant de s'arrêter sur quelques-unes et de s'interroger sur les fins de cette stratégie et de sa mise en œuvre passée et actuelle, sur les effets qu'elle peut déclencher et surtout sur les répliques à leur opposer.



Linogravure Bureau Tempête-Be Cause Toujours !

Tout d'abord, il est interpellant de constater que dans quelques langues, un des termes qui désigne originellement le sexe de la femme est vite devenu une insulte (par exemple *con*, ou *cunt* en anglais). Sinon, en effet, très tôt, le recours à l'insulte a vite connu son heure de gloire pour neutraliser celles qui refusaient l'ordre établi, pensons notamment à l'usage de l'adjectif qualificatif « hystérique », mot issu du grec et désignant l'utérus. D'ailleurs, au Moyen-Âge, les personnes désignées comme hystériques étaient parfois considérées comme possédées par le diable et traitées comme des sorcières¹. Dès que le mouvement féministe s'est mis en route pour revendiquer ses droits, les dominants et l'ordre établi ont rapidement visé à les disqualifier en traitant leurs membres d'hystériques. Puis d'autres substantifs ont occupé le haut du pavé comme par exemple « salope » et « féminazie ».

Ce recours à l'insulte (du latin *insultare*, sauter sur) est un « analyseur social qui révèle la manière dont une société pense la différence² ». Mais il remplit également un autre objectif, à savoir qu'il a un effet performatif (le dire, c'est le faire) : il « fait réagir celui qui s'est senti insulté³ » et il stigmatise une classe, un groupe, une catégorie « par assignation identitaire donc subie et imposée, pourvue dès lors d'une valeur négative⁴ ». L'injure réduit la personne insultée à sa différence : « qu'oppose-t-on à une femme quand on l'insulte ? On lui oppose le simple fait d'être une femme. C'est-à-dire, avant tout, de ne pas être un homme⁵ ». Et dans ce cadre, l'insulte sexiste sert à maintenir l'ordre établi et à instiller la peur et l'idée selon laquelle il serait inenvisageable et périlleux de sortir du rôle assigné, aussi réducteur soit-il.

Bien évidemment, tout ceci n'est pas neutre. Les mots employés proposent toujours une lecture du monde : la disqualification et la stigmatisation reviennent à réduire le champ de ce qui peut être dit en politique et de ce qui peut faire l'objet d'un débat. Ces facilités de langage visent en quelque sorte à disqualifier la parole des acteurs et actrices en la réduisant à du bruit ou à des actes violents, auxquels toute instance officielle ne doit pas se sentir obligée de répondre. Et en effet, c'est bien connu, tout ce qui est excessif est insignifiant.

Cette disqualification par l'hyperbole qui se traduit indubitablement et inlassablement par l'exacerbation disproportionnée du moindre acte de contestation se mue en « un bâillon symbolique des dominants pour faire taire l'expression des dominé(e)s⁶ ».

Une des dernières hyperboles en vogue est le substantif ou le qualificatif féminazie où la péjoration se voit gratifiée d'une touche de point G(odwin). Ce mot-valise composé de féminisme et nazisme a été popularisé par le commentateur politique conservateur (pour une fois, je pratique l'euphémisme) Rush Limbaugh et vise bien évidemment à réduire au silence et à accentuer l'antiféminisme. Mais il n'est pas exclu d'y voir aussi une application de la fenêtre d'Overton⁷ car si on élargit cette dernière dans les médias, principaux opérateurs friands de cette méthode, une idée qui semblait auparavant radicale, extrémiste, excessive, peut soudain sembler parfaitement modérée au regard d'une autre idée nouvelle qui serait plus radicale encore. Et c'est ainsi que salope pourrait devenir courant et respectable.

Face à ces stratégies, le mouvement féministe pratique assez souvent la stratégie du retournement du stigmaté, pensons notamment au Manifeste des 343 salopes stipulant que « si être une salope, c'est avoir avorté alors nous revendiquons cette appellation⁸ » ou encore au mouvement Les Chiennes de garde qui sur son site déclare : « en nous auto-baptisant Chiennes, nous retournons la force de l'adversaire contre lui-même⁹ ».

Et force est de constater que face à la contre-attaque virulente du patriarcat, ces stratégies visant à éclairer le vampire sont plus que nécessaires !

1 Lire Mona Chollet, *Sorcières, la puissance invaincue des femmes*, Paris, 2019, éd. La Découverte.

2 Laurence Rosier, *Petit traité de l'insulte*, Bruxelles, Labor, 2006, p.6.

3 *Idem*, p.15.

4 *Idem*, p.37.

5 http://passerelle-production.u-bourgogne.fr/web/atip_insulte/materiaux/chienne_de_garde/1.htm

6 Lémi, « Bruce Bégout : Les exemples de l'indécence sociale sont multiples, quotidiens, gigantesques », entretien par Lémi sur *Article 11*, 22 décembre 2009, <http://www.article11.info/?Bruce-Begout-Les-exemples-de-l-1>, lien consulté le 27 septembre 2017.

7 La fenêtre d'Overton, aussi connue comme la fenêtre de discours, est une allégorie qui désigne l'ensemble des idées, opinions ou pratiques considérées comme acceptables dans l'opinion publique d'une société. Ce terme est un dérivé du nom de son concepteur, Joseph P. Overton (1960-2003) qui, dans la description de sa fenêtre, a affirmé l'idée que la viabilité politique d'une idée dépend principalement du fait qu'elle se situe dans la fenêtre, plutôt que des préférences individuelles des politiciens.

8 Laurence Rosier, *op.cit.*, p.16.

9 <http://chiennesdegarde.fr/>

La réaction réactionnaire à balance ton porc¹

U n e c h r o n i q u e d e J u l i e n D o h e t

On retrouve au sein de l'extrême droite des personnes atteintes de ce qui se rapproche du syndrome de l'oncle Tom. Soit l'intériorisation par un·e dominé·e des comportements, attitudes et pensées de celles et ceux qui le ou la dominant au point parfois d'en être soi-même un promoteur ou une promotrice. Nous avons déjà esquissé cette posture dans cette chronique quand nous avons parlé des homosexuels au sein de l'extrême droite². Dans ce numéro spécial, nous éclairerons cet aspect avec l'exemple du genre.

Des femmes réactionnaires

Pour reprendre la citation célèbre de Françoise Giroud, « La femme serait vraiment l'égale de l'homme le jour où, à un poste important, on désignerait une femme incompétente », on peut souligner qu'au sein de l'extrême droite certaines femmes arrivent à être aussi réactionnaires que les hommes. On sait combien Marine Le Pen tente d'instrumentaliser la laïcité³ et combien sa nièce Marion Maréchal a fait sécession pour contester une ligne trop lisse visant à la respectabilité, au profit d'une ligne plus dure revenant à certains fondamentaux réactionnaires de l'extrême droite, notamment sur les questions éthiques portées par « La Manif Pour Tous ». On connaît un peu moins Les Brigandes, groupe musical liée à un groupuscule sectaire qui se définit comme voulant vivre en clan, dénoncé comme tel y compris par une frange de l'extrême droite à la suite du journal *Rivarol*. Les Brigandes, dont le nom est une référence explicite aux Vendéens royalistes et catholiques ayant lutté contre les armées de la Révolution, se présentent elles-mêmes comme « un groupe de sept chanteuses engagées dans la contre-culture antimondialiste et identitaire⁴ » et dont les titres des albums sont un programme en soi allant de *Grand Remplacement* à *J'élucaire à Sion*, en passant par *France notre Terre* ou *Foutez le camp !*.

Eugénie Bastié, dont nous analysons ici le dernier ouvrage⁵, incarne une autre forme de cette droite catholique réactionnaire et conservatrice⁶ active notamment au sein du *Figaro* et qui a connu un nouvel élan médiatique dans le cadre du mouvement de « La Manif Pour Tous » et que d'aucun·e qualifie parfois de « Zemmour au féminin ». C'est donc sans réelle surprise que ses deux ouvrages sont publiés aux très catholiques éditions du Cerf.

Dans son livre, *Le Porc émissaire*, l'auteure (29 ans) se livre un peu : « Lorsque j'étais adolescente, ce film [*Autant en emporte le vent*] était mon préféré et j'avoue que pendant longtemps Rhett Butler constituait mon idéal masculin. Je me sentais aussi libre que Scarlett mais ne comprenais pas que cette idiote pût préférer cette vieille guimauve d'Ashley, sorte de Charles Ingalls en uniforme confédéré, au cynique mais aventureux Rhett avec qui au moins on ne devait guère s'ennuyer. Les mauvaises langues liront dans cette passion de jeunesse une prédilection précoce pour la soumission, expliquant ma défense acharnée du patriarcat⁷ ». Et d'ajouter, en évoquant le « texte des 100⁸ » signé notamment par Catherine Deneuve et pour lequel elle est contactée, : « (...) j'étais mal à l'aise avec le ton et l'orientation idéologique de ce manifeste clairement libertaire. Les générations qu'il rassemble, la plus jeune des signataires devant avoir 35 ans, ne sont pas la mienne et je ne me reconnais pas dans cette défense inconditionnée de la liberté sexuelle. Je suis d'un autre temps, celui précisément d'un droit d'inventaire des faux affranchissements et des vraies servitudes. Entre un libéralisme pour lequel le corps ne compte que comme objet à la merci de la volonté et un puritanisme qui survalue l'importance de la chair au point d'y enchaîner la conscience, faut-il vraiment choisir ?⁹ ». Cette forme de dichotomie imposée dans le raisonnement est une autre forme du concept cher à l'extrême droite de la troisième voie entre le capitalisme et le communisme. Ici aussi il mène vers une voie conservatrice et réactionnaire et non vers une société plus égalitaire et solidaire.

Une recherche d'un juste milieu qui penche (très) à droite

L'auteure insiste sur l'aspect soit disant équilibré et de bon sens : « Ce livre essaiera d'aborder la question du désir et de la relation entre les sexes à la lumière qui convient : ni les projecteurs de la transparence, ni la lampe rouge des lupanars, mais le clair-obscur qui convient à toute pensée nuancée ». Dans un style pamphlétaire ne s'encombrant que rarement de références et de sources, Bastié multiplie les exemples visant à démontrer l'excès du mouvement #MeToo qu'elle compare à Salem et rapproche du puritanisme anglo-saxon qui menacerait la spécificité culturelle française : « Nombreux sont ceux qui, à raison, dénoncent le patriarcat d'importation qu'est l'islamisme radical et à sa prétention à reléguer les femmes au second rang. Mais encore plus nombreux sont ceux qui s'aveuglent sur le patriarcat d'importation qu'est le féminisme radical américain et nient la menace qu'il fait peser sur la spécificité culturelle française¹⁰ ». Cette spécificité, c'est



Linogravure Bureau Tempête-Be Cause Toujours !

notamment la galanterie, pour laquelle, si Bastié reconnaît qu'elle est une construction sociale d'une élite oisive, en oublie l'âge très peu élevé des jeunes filles concernées et le peu de mariages d'amour à une époque ici idéalisée des « amours galantes ». et d'ajouter : « finalement conspuée, la culture de la galanterie sera balayée par la fièvre rousseauiste qui maudira l'artifice au profit d'une nature primitive qu'il s'agira d'exalter. Nature ou culture, tel est bien l'enjeu qui structure les revendications néo-féministes¹¹ ». Ce passage est intéressant car au-delà d'un discours qui peut paraître progressiste et mesuré il fait craquer le vernis et montre les aspects réactionnaires du discours et ses accointances, au minimum, avec la vision de la société portée par l'extrême droite adversaire de Rousseau, de la Révolution française et de son héritage, ainsi que d'un discours naturaliste. Il n'est donc pas étonnant de voir Bastié insister sur les différences biologiques, et bien entendu surtout l'aspect sexuel de la reproduction, qui expliqueraient les comportements amoureux et le côté collectionneur de l'homme. « La maternité, qui était compensée par la domination masculine, est devenue, puisque celle-ci a disparu, un vrai privilège féminin. Ce n'est ni en réduisant ces inquiétudes légitimes aux fantasmes d'un antiféminisme de combat, ni en entretenant les hommes dans leur désarroi que nous sortirons de la crise. C'est en quoi Me Too ne représente pas une colonne révolutionnaire en marche, mais la voiture balai des derniers vestiges d'une virilité en lambeaux¹² ».

Et toujours cette inégalité naturelle immuable¹³

C'est donc clairement contre le discours égalitariste qu'elle s'élève malgré les obstacles du « politiquement correct ». Un concept qui ne surgit pas par hasard mais qui permet aussi de venir avec un racisme à peine déguisé par une critique de l'islamisme : « Il est d'ailleurs frappant d'observer que la libération de la parole, lorsqu'elle touche à la parole "raciste" ou plus simplement à la légitime inquiétude culturelle, est condamnée unanimement par cette même gauche qui encense la parole libérée des femmes. De même la pratique de l'"amalgame", sans cesse reprochée à ceux qui évoquent la radicalisation islamiste ou le terrorisme, est utilisée ici sans complexe¹⁴ ».

On appréciera à leur juste valeur certaines affirmations comme celle-ci : « Hier, lorsque la morale régula encore les mœurs et continuait d'imposer des normes sévères telles que la chasteté, la fidélité ou l'interdiction de l'avortement, la transgression était punie par l'autorité mais le transfuge n'était plus mis au ban de la société ; la fille-mère, la putain, l'homosexuel étaient moralement condamnés mais socialement tolérés¹⁵ ». À l'image du « racisme anti-blanc », Bastié arrive à faire le tour de force de renverser totalement le problème et d'en venir à dire que c'est la masculinité qui est en crise et l'homme qui serait victime car son identité serait plus construite et contraignante : « La grande idéologie du temps, le féminisme, était en panne de bourreaux. À Cologne en 2016, elle était restée aveugle aux violents commis par des migrants sur des femmes allemandes. À Washington, elle avait échoué à faire élire son égérie Hillary Clinton (...)»¹⁶.

Il est intéressant de constater que derrière l'apparence d'un livre dénonçant certains excès, sur lesquels on peut parfois le rejoindre et qui constitue son cheval de Troie pour ses idées réactionnaires¹⁷, très vite surgissent à qui est attentif les fondements de l'idéologie d'extrême droite : inégalités naturelles immuables et rejet de la Révolution française et du communisme mis dans le même sac. Auquel on rajoutera avec ce livre le féminisme. « Le patriarcat, c'est-à-dire l'institutionnalisation de la domination masculine, a été détruit tout comme l'Ancien Régime a volé en éclat à la Révolution française. Les Républicains ont-ils continué de clamer que la monarchie était encore symboliquement présente et qu'il fallait l'éradiquer des esprits comme on l'avait fait disparaître des lois ? Oui, et ce fut la Terreur. De même, les féministes continuent de traquer le patriarcat dans les reins et dans les cœurs, alimentant par là une nouvelle terreur¹⁸ ».

¹ Ce titre, qui peut donner l'impression d'une redondance, vise à souligner qu'une réaction progressiste à #MeToo/#BalanceTonPorc est possible, qui dénonce certains des excès sans pour autant prôner des solutions réactionnaires.

² Voir « Un homosexuel collaborationniste », in *Aide-mémoire* n°68, avril-juin 2014.

³ Voir aussi sur cette instrumentalisation « Voltaire comme alibi à la rupture du cordon sanitaire », in *Aide-mémoire* n°89, juillet-septembre 2019.

⁴ Voir leur site : www.lesbrigandes.com.

⁵ Eugénie Bastié, *Le porc émissaire. Terreur ou contre-révolution*, Paris, Le Cerf, 2018.

⁶ Voir « La loi du décalogue » in *Aide-mémoire* n°64, avril-juin 2013.

⁷ P.12.

⁸ https://www.lemonde.fr/idees/article/2018/01/09/nous-defendons-une-liberte-d-importuner-indispensable-a-la-liberte-sexuelle_5239134_3232.html.

⁹ P.53.

¹⁰ P.61.

¹¹ P.66.

¹² P.155.

¹³ Voir l'ensemble de notre chronique et le concept de darwinisme social, mais ici nous renverrons principalement à « L'inégalité comme étoile polaire de l'extrême droite », in *Aide-mémoire* n°66, octobre-décembre 2013.

¹⁴ P.26.

¹⁵ P.128.

¹⁶ P.13. Sans être une invention de l'extrême droite, les faits de Cologne sont nettement à relativiser. Voir https://www.liberation.fr/checknews/2019/07/12/quel-est-le-bilan-judiciaire-des-agressions-du-reveillon-2015-a-cologne_1738995.

¹⁷ Voir « De la porosité de la droite envers l'extrême droite » in *Aide-mémoire* n°84, avril-juin 2018.

¹⁸ Pp.144-145.



Le réseau « Territoire de Mémoire »
 Les villes ou les communes
 Aiseau-Presles, Amay, Andenne, Anderlecht, Anderlues, Anhée, Ans, Anthisnes, Antoing, Arlon, Assesse, Aubange, Awans, Aywaille, Bassenge, Bastogne, Beaumont, Beauraing, Beauvechain, Beyne-Heusay, Beloeil, Berloz, Bertrix, Bievre, Blegny, Bouillon, Boussu, Braine-l'Alleud, Braine-le-Château, Braine-le-Comte, Braives, Bruxelles, Chapelle-lez-Herlaimont, Charleroi, Chaudfontaine, Chaumont-Gistoux, Chièvres, Chimay, Chiny, Ciney, Clavier, Colfontaine, Comblain-au-Pont, Comines-Warneton, Courcelles, Court-Saint-Étienne, Couvin, Dalhem, Dison, Donceel, Durbuy, Ecaussines, Engihies, Engis, Erezée, Esneux, Etterbeek, Evre, Farciennes, Fernelmont, Ferrières, Fexhe-le-Haut-Clocher, Flémalle, Fléron, Fleurus, Flobecq, Floreffe, Florennes, Florenville, Fontaine-l'Évêque, Fosses-la-Ville, Frameries, Froidchapelle, Gedinne, Geer, Genappe, Gerpinnes, Gesves, Gouvy, Grâce-Hollogne, Grez-Doiceau, Habay, Hamoir, Ham-sur-Heure-Nalinnes, Hannut, Hastière, Havelange, Herbeumont, Héron, Herstal, Herve, Hotton, Houffalize, Huy, Incourt, Ittre, Jalhay, Jemeppe-sur-Sambre, Jette, Jodoigne, Juprelle, La Bruyère, La Louvière, Lessines, Leuze-en-Hainaut, Liège, Liernux, Limbourg, Lincet, Lobbès, Malmedy, Manage, Manhay, Marchin, Martelange, Meix-devant-Virton, Merbes-le-Château, Modave, Momignies, Mons, Morlanwelz, Musson, Namur, Nandrin, Neupré, Ohey, Onhaye, Orp-Jauche, Ottignies-Louvain-la-Neuve, Ouffet, Oupeye, Pepinster, Peruwelz, Perwez, Philippeville, Plombières, Pont-à-Celles, Profondeville, Quaregnon, Quévy, Ramillies, Rebecq, Remicourt, Rixensart, Rochefort, Rouvroy, Rumes, Sainte-Ode, Saint-Georges-sur-Meuse, Saint-Ghislain, Saint-Gilles, Saint-Hubert, Saint-Nicolas, Sambreville, Seneffe, Seraing, Sily, Sivry-Rance, Soignies, Sombreffe, Somme-Leuze, Soumagne, Spa, Sprimont, Stavelot, Stoumont, Tellin, Theux, Thimister-Clermont, Thuin, Tintlot, Tintigny, Trois-Ponts, Trooz, Vaux-sur-Sûre, Verlaine, Verviers, Vielsalm, Viroinval, Visé, Vresse-sur-Semois, Waimes, Walcourt, Wanze, Waremme, Wasseiges, Wavre, Welkenraedt, Wellin, Woluwe-Saint-Lambert, Woluwe-Saint-Pierre, Yvoir
 Les provinces : Brabant wallon, Hainaut, Liège, Luxembourg

Le mot du Président

Par Jérôme Jamin

Si nous regardons l'Europe en 2020 et plus particulièrement les partis d'extrême droite et leur menace potentielle sur la démocratie, nous sommes naturellement amenés à explorer ce défi dans le miroir de l'histoire, avec un regard spécifique sur les années soixante-dix et quatre-vingt. À cette époque, en Italie, en France, en Belgique, en Autriche, entre autres pays de l'Europe occidentale, de multiples groupes tentent de ressusciter le nationalisme et les politiques anti-immigration, et la plupart d'entre eux comptent dans leurs troupes d'anciens collaborateurs nazis, des écrivains fascistes et des militants ouvertement racistes. À cette époque, la réponse est donc dans la question (de la menace sur la démocratie), le danger est évident ! La mémoire de la barbarie nazie est trop proche pour apporter un autre regard sur ces groupes, le consensus antifasciste d'après-guerre est très fort et ces courants idéologiques sont rapidement marginalisés, ou interdits.

En 2020, la situation est très différente. Les collaborateurs sont morts, leurs héritiers sont âgés et ont souvent été expulsés de leurs partis, et la génération aux commandes est née bien après la guerre. Il est devenu très difficile de trouver de l'antisémitisme ou des discours ouvertement racistes dans les programmes politiques de partis tels que le Rassemblement national en France (anciennement Front national fondé en 1972 par Jean-Marie Le Pen avec d'anciens collaborateurs), la Lega en Italie (anciennement Lega Nord), le Vlaams Belang dans le nord de la Belgique (anciennement Vlaams Blok fondé avec d'anciens collaborateurs) ou le Freiheitliche Partei

Österreichs en Autriche. Ils condamnent le négationnisme, ils parlent d'égalité entre les hommes et les femmes, de laïcité, certains d'entre eux font entrer des homosexuels dans leur comité exécutif, et tous ont désormais bâti une solide rhétorique sur la démocratie, ses forces et ses faiblesses. Et c'est là que se trouve l'enjeu !



Ces partis sont désormais très forts pour contester l'argumentaire de la lutte antifasciste parce qu'ils n'opposent pas le nationalisme strict ou la suprématie blanche à la démocratie. Ils opposent une vision spécifique et robuste de la démocratie à une autre vision, plus libérale et plus liée aux droits de l'homme. Ils défendent la démocratie procédurale contre la démocratie des droits fondamentaux, ils défendent la démocratie ici et pour les Européens contre toute tentative d'ériger certains droits en droits universels (dont bénéficieraient les réfugiés). Celui qui aura le dernier mot sur la démocratie – ses valeurs, ses procédures et ses forces – façonnera l'avenir de l'Europe. ••

RIEN NE JUSTIFIE LA VIOLENCE CONJUGALE ET INTRAFAMILIALE.
LES SERVICES D'AIDE RESTENT DISPONIBLES.

 EN CAS D'URGENCE	En cas d'urgence médicale, appelez le 112 ambulances et pompiers.	En cas d'urgence nécessitant une protection, appelez le 101 Police.
 SOS	En cas d'idées suicidaires, appelez le Centre de prévention du suicide au 0800 32 123 7j/7, 24h/24.	En cas de violence sexuelle (adulte ou enfant), vous pouvez vous rendre 7j/7 et 24h/24 dans le Centre de prise en charge des violences sexuelles (CPVS) le plus proche (Bruxelles, Liège, Gand) ou aux urgences hospitalières près de chez vous.
DE L'ÉCOUTE ET DE L'AIDE		
Vous vivez une situation de violence conjugale et vous avez besoin de soutien (en tant que victime, auteur ou professionnel). Appelez la ligne gratuite Ecoute violences conjugales au 0800 30 030 ou envoyez un message via le chat sur ecouteviolencesconjugales.be . Des lignes d'écoute en 22 langues étrangères sont également à disposition - Ella et FMDO.	Vous craignez d'avoir des comportements violents envers votre partenaire ou vos enfants ? Contactez les professionnels de Praxis .	Vous avez besoin de parler appelez Télé-Accueil au 107 7j/7, 24h/24.
En tant que parent, vous vous sentez épuisé(e) ou à bout. épuiement parental , appelez SOS Parents au 0471 414 333 7j/7, de 9h à 20h.	Vous avez connaissance d'une situation de violence sur un enfant (négligence grave, violence psychologique, physique ou sexuelle) appelez l'équipe SOS Enfants de votre région pour signaler la situation, ou appelez la ligne Ecoute-Enfants au 103 pour demander conseil 9h à minuit, 7j/7.	Vous avez été victime de violence sexuelle , appelez SOS Viol (pour adulte et adolescent-e) au 0800 98 100 ou envoyez un message via le chat des CPVS sur violencessexuelles.ttsd.be/chat . Ouverture 15h/semaine voir horaires sur le site.

Spreek je Nederlands en heb je advies of hulp nodig?
 > [Link naar de Nederlandstalige versie](#)

Aide-Mémoire Publication trimestrielle du Centre d'Éducation à la Résistance et à la Citoyenneté • *Aide-Mémoire* est la revue des membres de l'ASBL "Les Territoires de la Mémoire" • Président : Jérôme Jamin • Directeur : Philippe Evrard • Boulevard de la Sauvenière 33-35 - 4000 Liège • Tél. : 04 232 70 60 • Fax : 04 232 70 65 • e-mail : aide-memoire@territoires-memoire.be • www.territoires-memoire.be • Revue membre de l'Association des revues Scientifiques et Culturelles <http://www.arsc.be> • Editeur responsable : Jérôme Jamin • Directeur de la publication : Philippe Evrard • Rédacteur en chef : Julien Paulus • Comité de rédaction : Henri Deleersnijder, Jérôme Delnooz, Jenifer Devresse, Gaëlle Henrard, Maite Molina Mármol, Gilles Rahier, Michel Recloux, Olivier Starquit • Infographie et mise en page : Millillu - Valérie Pernot - Polleur • Impression : Vervinck et fils • Les articles non signés sont tous de la rédaction.
Toute reproduction, même partielle, de ce trimestriel est strictement interdite sans l'autorisation préalable de l'éditeur responsable. Les articles n'engagent que leurs auteurs. • ISSN 1377-7831

Vos données personnelles font l'objet d'un traitement destiné uniquement à vous informer des activités de notre association sans but lucratif (asbl). Cette dernière met en œuvre toutes les mesures pour assurer la sécurité de vos données et le respect de votre vie privée. En aucun cas ces données ne seront vendues ou cédées à des tiers. Vous pouvez modifier ou faire supprimer vos coordonnées en adressant un courriel à administration@territoires-memoire.be ou en téléphonant au 04 232 70 60. Vous avez également, en cas de difficulté persistante, la possibilité d'introduire une réclamation auprès de l'Autorité de Protection des Données (APD).



page douze